

7#\$. f. {çA&ÛYn”öomlpıq8tçtçtçtçHu’^v3v3vIxr;Rv  
j v.wà\*w≤Üáoÿ6wàvÛîwàwà.9Bwàwàwàwàwàwà

L'expérience des limites : Les Manuscrits autobiographiques de Thérèse de Lisieux : Une écriture du désir de Dieu

L'impuissance d'écrire, les limites de l'écriture une expérience d'écriture, une écriture de l'impuissance L'anti-littérature, L'écriture-vie

Une écriture du regard, du désir, de la finitude, L'expérience des limites

Le paradoxe Thérèse de Lisieux

Le 19 octobre 1997, Jean-Paul II déclara «docteur de l'Église» une jeune normande qui ne possédait aucun diplôme et n'avait occupé aucune fonction dans l'Église. Toujours hors normes, longtemps boudée par les universitaires, elle se trouve aujourd'hui dans le même aréopage que les grands philosophes et théologiens : Athanase, Augustin, Grégoire, Hilaire, Anselme, Bernard, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Jean de la Croix, François de Sales, Alphonse de Liguori. Troisième femme à être affublée d'un tel titre, après Thérèse d'Avila et Catherine de Sienne, elle est la plus jeune des trente-trois docteurs et la plus proche de nous dans le temps.

Le pape déclara dans son homélie du 19 octobre 1997, à la basilique Saint-Pierre :

Parmi les «Docteurs de l'Église», Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face est la plus jeune, mais son itinéraire spirituel ardent montre tant de maturité et les intuitions de sa foi exprimées dans ses écrits sont si vastes et si profondes, qu'ils lui méritent de prendre place parmi les grands maîtres spirituels... Ce nouveau Docteur de l'Église se montre doué d'une singulière efficacité pour éclairer l'esprit et le cœur de ceux qui ont soif de vérité et d'amour.

Thérèse, qui resta au noviciat toute sa vie de carmélite, doit bien rire de ce titre un peu grandiloquent. Elle l'avait pourtant intuitionné, un an avant sa mort, alors qu'elle était en proie aux désirs les plus fous : «Je me sens la vocation de Docteur... Malgré ma petitesse, je voudrais éclairer les âmes comme les Prophètes, les Docteurs» (Ms B, OC, 224). Ce n'était pas une plaisanterie de sa part. Elle a toujours été convaincue que Dieu ne lui mettait pas des désirs au cœur s'il n'était pas pour les exaucer :

«toujours il m'a donné ce que j'ai désiré ou plutôt Il m'a fait désirer ce qu'Il voulait me donner» (Ms C, OC, 277). Elle qui chercha en toute confiance sa place dans l'Église, découvrit une «petite voie» d'enfance spirituelle qui l'amena à vivre l'espérance et l'amour dans les ténèbres les plus épaisses de sa nuit de la foi. Elle ne se voyait nulle part dans l'Église qu'en ce lieu géographique où tout converge, le cœur, l'Amour. Je compris que l'Amour renfermait toutes les Vocations, que l'Amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux... en un mot qu'il est Éternel!... Alors dans l'excès de ma joie délirante je me suis écriée : O Jésus mon Amour... ma vocation enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour!... Oui j'ai trouvé ma place, dans l'Église et cette place, ô mon

Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée... dans le Coeur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour... ainsi je serai tout... ainsi mon rêve sera réalisé!!!... (Ms B, OC, 226).

Mais que vient faire cette petite sainte aux roses, qui n'a jamais voulu faire une œuvre littéraire, dans un colloque universitaire sur la poétique du divin ? François d'Assise ou Thérèse d'Avila, ça peut aller, mais Thérèse de Lisieux ? Le poète Fernand Ouellette suscita le même étonnement lorsqu'il entreprit son étude sur Thérèse. Cela n'était pas prévu à son agenda d'écriture. des critiques même au suicide littéraire.

Quand je confiais à un ami que je travaillais sur Thérèse de Lisieux, la même question revenait : Pourquoi n'écris-tu pas plutôt sur Thérèse d'Avila? Derrière cet étonnement, je sentais poindre la trace d'un orgueil intellectuel qui n'ose pas s'avouer. La «petite» Thérèse lui paraissait sans doute un peu pauvre pour un véritable travail de l'esprit. Quelle illusion! bien entendu. Rien n'est plus difficile que d'affronter la simplicité d'une âme, son humilité, son amour et son désert...

Elle n'a pas fini de bousculer les bien-pensants. C'est que les clichés ont la vie dure. On lui reproche d'être d'une famille bourgeoise, (alors qu'elle est dépossédée de tout et d'elle-même), d'être névrosée, (alors qu'elle atteindra une grande maturité humaine et spirituelle), d'être mièvre et romantique, (alors qu'elle est de son époque et que son style rejoint sa vie toute simple), d'être à l'eau de rose, (alors qu'elle est énergique, espérant contre toute espérance, vivant jusqu'à sa mort la nuit du néant et de l'incroyance), d'être surprotégée, (alors qu'elle n'est entrée au carmel à quinze ans que pour Jésus et qu'elle mourra de tuberculose dans de grandes douleurs physiques et spirituelles), d'être inaccessible, (alors que sa «petite voie» de la confiance et de la sainteté est pour tous), d'être trop parfaite, (alors qu'elle supporte avec douceur ses imperfections et que sa faiblesse seule lui donne l'audace de s'offrir à l'amour miséricordieux).

Le 30 septembre 1898, un an après la mort de Thérèse, ou son entrée dans la vie comme elle l'écrit, paraissait son Histoire d'une âme, le best-seller religieux français du XXe siècle. Mère Agnès, qui avait arrangé le manuscrit, craignait de ne pas écouler les 2 000 exemplaires. Bien vite les éditions se succédèrent et les traductions aussi (anglais en 1901, polonais en 1902, néerlandais en 1905... ). Ce livre s'est vendu à des millions d'exemplaires et est traduit en plus de soixante langues.

Thérèse commence à écrire à 22 ans, par obéissance, ce qu'elle appelle «les miséricordes du Seigneur» (Ms A) dans sa vie. Elle meurt deux ans plus tard sans avoir voulu faire une œuvre littéraire. Cette expérience d'écriture fragmentée construit du sens en ouvrant sur le désir de Dieu, personnifié en Jésus. Ce désir creuse en elle un manque où elle vit l'absence dans la «nuit du néant» (Ms C). La jeune carmélite donne le sang de son langage en chargeant de simples mots humains d'un poids d'amour qui

renvoie au silence divin. Le lecteur participe à la profondeur de ce langage en s'y abreuvant comme à une source. Avec Thérèse, il retourne au silence où tout reste à écrire, puisque tout est dit dans le Verbe fait chair.

Thérèse se révèle à travers le «corpus» de ses écrits. Nous pouvons la lire sans trop de difficulté, même si son époque diffère de la nôtre. Son langage est imagé, son style est simple, sans être simpliste.

Ses textes sont plus intuitifs que didactiques. Thérèse n'a jamais voulu faire une œuvre, n'écrivant qu'au gré des circonstances, selon la demande de ses sœurs. Sa vie est son message. Il n'y a rien de systématique dans ses écrits, pas de traité spirituel, encore moins des argumentations philosophiques ou théologiques, seulement des synthèses dispersées dans près de huit cents pages de texte.

Faire de sa vie une œuvre d'amour

Thérèse Martin est, comme toute personne, unique et différente. Elle possède une voix qui lui est propre, approche la vérité selon son rythme, construit sa vie selon son originalité, retourne au silence sans avoir eu le temps de se dire pleinement. Mais, comme Dieu, elle est surtout une grande amoureuse : «Ma vocation, c'est l'Amour» (Ms B, 3 vo, OC, 226). Elle nous laisse sa quête de la «science d'Amour» (Ms B, 1 ro, OC, 219). «La science d'Amour, oh oui ! cette parole résonne doucement à l'oreille de mon âme, je ne désire que cette science-là» (Ms B, 1 ro, OC, 219).

Toute l'existence de Thérèse Martin est marquée par un immense désir d'aimer et d'être aimé qui la consume de l'intérieur. Ce désir est sa maison, sa nourriture, son vêtement. Il est personnifié par Jésus Christ, dont elle est la vibrante icône. En lui elle demeure, se nourrit, se revêt, de par son baptême : «Vous tous en effet, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ» (Ga 3, 27).

Ses mots sont impuissants à révéler pleinement ce désir incurable, signe d'une liberté infinie. Elle tente donc de dire Dieu par son existence qui est théologique. Sa vie est son œuvre, sa mission, sa pratique, sa poésie.

Thérèse a vécu avant d'écrire. Tout son besoin de vérité dans l'accomplissement de la Parole de Dieu, elle a cherché à le combler dans son existence elle-même. Comme un artiste cherche à incarner son idée la plus profonde, dont il est possédé, dans une œuvre unique par laquelle il dépense toutes ses forces, ainsi Thérèse a travaillé avec la dernière énergie à une œuvre unique : sa vie.

Son existence devait exprimer la vérité - et la faire par là devenir réellement la vérité -, la vérité dont elle était remplie. Faire la vérité, marcher dans la vérité, ce commandement johannique est le point de départ de sa théologie. Ainsi se tient-elle à l'égard de son existence dans le même rapport qu'un écrivain à l'égard de son roman, qu'un sculpteur à l'égard de sa statue. Elle y travaille en s'y donnant totalement.

«Faire la vérité», voilà sa poésie (poien=faire) de Dieu (la vérité). Le

théopoète remplace le "discours" (logos) de la théologie par le "faire" (poieïn) de la poésie pour aboutir à la théo-poésie, lieu de symbiose entre art et religion, foi et culture, poésie et prose, pensée et prière, louange et silence. Patrice de La Tour du Pin a bien montré, par sa vie et son oeuvre, que la théopoésie est le service de Dieu par la poésie en même temps que l'expression d'un dépassement en poésie, ou en une autre forme d'art.

Comme saint Jean, elle fait l'œuvre de Dieu qui est une œuvre d'amour. Thérèse est la preuve vivante que l'être humain est plus beau que ce qu'il voit, plus aimé que ce qu'il croit, plus grand que son propre cœur. Chacun fait son univers, mais tous ne l'expriment pas. Il est donné à l'artiste de dire et de faire son univers par l'oeuvre d'art. A sa façon, il répond à la question: "Qui suis-je"? En intériorisant cette question, l'artiste rencontre l'absence, qui est une forme supérieure de présence, la présence de l'absence. En écrivant ses manuscrits mon carnet de théopoésie, je me mets sans cesse au monde. Je crée mon univers. Je bâtis ma vie comme s'il s'agissait d'une oeuvre d'art. La poésie et la prose servent à synthétiser, à globaliser mon univers. Je suis un promeneur, un flâneur dirait Félix Leclerc dans son *Calepin du flâneur*, qui note au passage les signes d'un Dieu, Père, Fils et Esprit, c'est-à-dire les signes de l'amour. L'émotion que me donne la cueillette des signes de l'amour me provoque à écrire des mots, à les habiter.

"Tu peux tout concevoir en un instant d'amour", écrivait La Tour du Pin dans son livre le plus célèbre *La quête de joie*, livre qui figure au centre du premier *Jeu d'Une somme de poésie*. L'artiste et le saint, qui se situent au plan du faire, explorant les régions abyssales de l'être, témoignent de cet instant d'amour qui peut tout concevoir. L'artiste et le saint font oeuvre d'amour, habités qu'ils sont par l'oeuvre à écouter.

Le saint fait de sa vie une oeuvre d'amour; il devient ce qu'il est. Il est ce "fou admirable qui se coupe les pieds pour se faire pousser des ailes". Si le saint est l'oeuvre même de l'amour, l'artiste dessine les traits de l'amour qu'il nous abandonne comme la meilleure partie de lui-même dans les oeuvres d'art. Pour le saint comme pour l'artiste, l'amour est chemin vers le coeur et blessure du mystère. Nous entrons ici dans un azur de désir autre que celui de la passion que nous a très bien décrit Jean de la Croix dans ses poèmes et surtout Jean le théopoète dans son évangile.

Ses symboles sont pour nous-mêmes des faits concrets: l'eau, le vin, les noces, l'époux, le sein, le puits, la fièvre, la santé, le pain, le pasteur, le troupeau, la mort, la vie, le blé, le parfum, la ville, les pieds, la nuit, le chemin, le père, la vigne, l'heure, la montagne, la pêche, le déjeûner... Son contenu fondamental est l'événement de la Parole faite chair. Mais c'est comme étant le contenu des sacrements qu'il le présente. Il nous le fait découvrir dans ces actes symboliques, appelés à devenir eux-mêmes les grands événements de notre existence. Les ciels de saint Jean, c'est à l'horizon de nos vies qu'ils s'ouvrent à la virginité

de notre regard. La vie est sacrement.

Il s'agit de faire de sa vie une oeuvre d'amour, à la suite de Jésus qui lava les pieds de ses disciples: "Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous" (Jn 13, 14-15). Le théopoète, continuant les oeuvres que Jésus a faites, n'a qu'un seul principe éthique; aimer comme Jésus a aimé.

Il me plaît de penser que l'Évangile de Jean présente Jésus comme l'inventeur de l'oeuvre d'amour. À côté de l'activité politique, qui organise le monde mais qui vise aussi à dominer les hommes, à côté de l'activité économique, qui assure la nourriture et la survie mais qui tend aussi à accumuler l'argent, l'avoir et le pouvoir, à côté de l'activité artistique, qui représente le sommet de la créativité humaine et assure à la vie sa beauté mais qui court le risque de diviniser l'homme et de l'induire à l'adoration de soi, Jésus invente, toute proche de l'oeuvre d'art par sa gratuité, par son souci de qualité, par son ambition de sauver l'homme et par son accès à l'éternité, l'oeuvre d'amour.

Dieu fait signe dans le monde; il se laisse voir à travers ses oeuvres (Rm 1, 19). Pour saint Irénée, "rien n'est in-signifiant auprès de Dieu".

Jean le théopoète a montré que cette Parole n'est pas seulement l'oeuvre à écouter, mais l'oeuvre d'amour à faire. Cette Parole est un visage, Jésus de Nazareth, qui fut le plus grand théopoète, puisqu'il fût le lieu de la Présence, la rencontre du ciel et de la terre, le seul qui a vraiment dit l'Indicible. Son corps en croix est la plus belle parole d'amour jamais dite. Sa résurrection inaugure l'ère de la théopoesie chrétienne.

Après Jésus et à sa suite, ceux qui s'attachent à lui sont à leur tour poètes et artisans de l'amour, créateurs de communion et de communauté, créateurs de vie nouvelle et divine sur la terre, producteurs de paroles et d'actes inspirés qui changent la vie.

Les limites du langage et la vocation d'aimer

Après avoir publié deux livres sur Thérèse, le mystère de son être reste entier à mes yeux. Peut-il en être autrement? Toute personne est un mystère pour elle-même et les autres, une histoire sacrée. Ces livres auront été l'occasion de m'approcher davantage de Thérèse et de celui qui est sa vie, le Christ. Écrire est une autre façon de respirer et de vivre, d'aimer et de chanter. Le service de l'écriture, ce «ministère» qui m'est confié, peut aussi être une oeuvre d'amour.

Le langage est bien limité pour décrypter le mystère qu'est toute vie humaine. En chaque personne qui meurt, un manuscrit reste caché. Thérèse savait que ses paroles et ses écrits ne pouvaient pas dévoiler totalement le secret qui l'habitait. «Il est de ces choses qui perdent leur parfum dès qu'elles sont exposées à l'air, il est des pensées de l'âme qui ne peuvent se traduire en langage de la terre sans perdre leur sens intime et

Céleste» (Ms A 35 ro, OC, 124-125).

L'œuvre d'amour

Aucune science humaine, aussi importante soit-elle, ne peut expliquer totalement le mystère thérésien qui se résume à un mot : aimer. Elle écrit à sa cousine Marie Guérin : «Aimer, comme notre cœur est bien fait pour cela!... Parfois je cherche un autre mot pour exprimer l'amour, mais sur la terre d'exil les paroles sont impuissantes à rendre toutes les vibrations de l'âme, aussi il faut s'en tenir à ce mot unique : Aimer!» (LT 109, OC, 415).

Thérèse, à la suite de Jésus, est une grande amoureuse. Elle se donne sans compter, ne voulant vivre que d'amour : «À des amants, il faut la solitude / Un cœur à cœur qui dure nuit et jour / Ton seul regard fait ma béatitude / Je vis d'Amour! (PN 17, OC, 667). Une parole de Jean de la Croix, développée dans son Cantique spirituel, lui sert de devise: «L'Amour ne se paie que par l'Amour» (Ms A, 85 vo, OC, 214). Elle aurait pu reprendre ce distique du poète Angelus Silesius (1624-1677), en nuancant peut-être le premier vers : «Rien qui soit plus beau que moi, ici-bas comme Là-Haut. / Car Dieu, la Beauté même, est tombé amoureux de moi». Comment ne pas rendre amour pour amour à un tel Dieu épris de ses enfants?

La «petite voie» d'une femme de feu

On n'écrit pas sur Thérèse, on ne médite pas ses paroles, sans s'exposer à devenir incandescent. Cette jeune femme de feu enflamme tout ce qu'elle touche. Attention à ceux qui osent s'aventurer du côté de son cœur. N'a-t-elle pas dit qu'elle passerait son ciel à faire du bien sur la terre! Pour pénétrer son secret et jouir de sa proximité, il faut s'investir totalement dans l'amour qu'elle nous propose, en expérimentant la confiance, l'abandon, la joie de sa «petite voie» de sainteté. Son amour de Jésus déteint alors sur le nôtre. Notre vie s'écrit dans les marges de la sienne. Et on se laisse aimer, enfin, après tant de combats contre l'orgueil et l'égoïsme, en s'abandonnant comme «un petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son père» (Ms B, 1 ro, OC, 220).

Le docteur de l'Église et la science de l'amour divin

Thérèse est vivante et agissante dans la communion des saints.

L'ouragan de gloire continue. Commencé une année après sa mort par la parution des écrits retouchés par mère Agnès, l'Histoire d'une âme, (l'édition authentique des Manuscrits autobiographiques ne paraîtra qu'en 1956, et les Œuvres complètes en un volume en 1992), cet ouragan culminera à la canonisation de Thérèse en 1925. Elle sera nommée patronne des missions en 1927, alors qu'elle n'est jamais sortie de son cloître, patronne secondaire de la France en 1944, et docteur de l'Église en 1997. Cette prière de Jésus, reprise à l'Évangile de la messe de Thérèse du 1er octobre, prend ici tout son sens : «Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits» (Mt 11, 25).

Thérèse de l'Enfant-Jésus, icône du Royaume, nous a précédés dans la vie.

Elle écrivait à l'abbé Bellière le 9 juin 1897: «je ne meurs pas, j'entre dans la vie et tout ce que je ne puis vous dire ici-bas, je vous le ferai comprendre du haut des Cieux» (LT 244, OC, 601). Elle n'a pas fini de rayonner et de nous faire connaître le Christ. Heureux ceux qui ont assez de simplicité pour se laisser apprivoiser par son esprit d'enfance, l'amour et la joie entreront dans leurs maisons pour toujours!

Jacques Gauthier  
Université Saint-Paul,

Ottawa

Le manuscrit secret de chaque personne

Je lui répondis bien naïvement qu'il n'avait pas saisi tout le rayonnement des textes de Thérèse, et surtout qu'il mésestimait toute la fulgurance de son message, surtout pour le siècle à venir, en quête d'un message de confiance et d'espérance.

Après avoir écrit deux livres sur sa vie et son message, le mystère de son être reste entier. Ses paroles et ses écrits ne peuvent pas révéler totalement le secret qui l'habite, car «il est de ces choses qui perdent leur parfum dès qu'elles sont exposées à l'air, il est des pensées de l'âme qui ne peuvent se traduire en langage de la terre sans perdre leur sens intime et Céleste» (Ms A 35 ro, OC, 124-125).

Le 16 novembre 1896, dix mois et demi avant sa mort, elle exprime à sa tante Guérin sa difficulté de traduire en paroles les aspirations de son cœur, pourtant elle a terminé le Manuscrit A (début janvier 1895 au 20 janvier 1896) et le Manuscrit B (13 au 16 septembre 1896) :

Il est bien triste pour votre petite fille d'être obligée de confier à une froide plume le soin de vous traduire les sentiments de son cœur... Peut-être allez-vous me dire en souriant : «Mais ma petite Thérèse, me les traduirais-tu plus facilement par des paroles ?...» Ma Tante chérie, je suis obligée de l'avouer, non, c'est vrai, je ne trouve pas d'expressions qui satisfassent les aspirations de mon cœur.

Le poète qui a osé dire :

«Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement

Et les mots pour le dire arrivent aisément»

ce poète ne sentait pas certainement ce que je sens au fond de mon âme!!!...

Heureusement, j'ai pour me consoler le profond Père Faber, lui comprenait bien que les mots et les phrases d'ici-bas ne sont pas capables d'exprimer les sentiments du cœur et que les cœurs pleins sont ceux qui se renferment

le plus en eux-mêmes (LT 202, OC, 562).

Thérèse, comme toute personne, est un mystère pour elle-même et les autres. Après avoir écrit le récit de sa vie, elle emporte dans la mort un manuscrit secret qui n'en finit plus d'éveiller notre intelligence, puisqu'ici-bas nous connaissons «d'une manière partielle» (1 Co 13, 12). Elle nous redit à sa façon qu'en chaque être humain qui meurt, un manuscrit reste caché. Aucune forme d'art n'épuise le mystère de l'être humain créé pour se donner, aucune lecture n'en décrypte totalement le sens. La mort le dévoile plus profondément dans l'absence, cette forme supérieure de présence, même si un voile demeure.

Ce manuscrit caché, qu'est l'intimité de toute vie humaine, ne peut donc être lu que d'une manière fragmentaire, «car nous voyons, à présent, dans un miroir, en énigme» (1 Co 13, 12). Nous ne sommes pas encore dans le face à face éternel où nous connaissons comme nous sommes connus, là sera manifestée la pleine révélation des enfants de Dieu : «Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est» (1 Jn 3, 2). Telle était l'espérance de Thérèse, lorsqu'elle écrivait à sa sœur Céline, le 15 octobre 1889 : «Chaque instant c'est une éternité, une éternité de joie pour le ciel, une éternité de voir Dieu face à face, de n'être qu'un avec lui!» (LT 96, OC, 399).

Avant de voir Dieu face à face, Thérèse a écrit par obéissance trois manuscrits autobiographiques.

Cet extrait nous montre que Thérèse a vécu des rapports difficiles avec l'écriture (difficile orthographe, écriture de chat, limites du langage humain devant le mystère). Qu'en est-il de son style, du choix des mots, des symboles? Elle écrit ce qu'elle vit, ce qu'elle voit, sans recherche esthétique. Peut-on parler des manuscrits de Thérèse comme de l'anti-littérature, alors que son manuscrit caché nous est révélé depuis un siècle où elle passe son ciel à faire du bien sur la terre? Quelles sont les limites de la littérature à rendre compte d'une expérience mystique? C'est ce que nous verrons dans cet article, en relevant les endroits où Thérèse témoigne de sa difficulté d'écriture. C'est dans cette impuissance d'écrire, que Dieu écrit par sa vie. C'est dans cette sorte de pauvreté de l'expression, que son désir de vivre et de mourir d'amour se rend jusqu'à nous. C'est dans cette sorte de kénose, que ces manuscrits seront le best-seller religieux français du XXe siècle. Ici se vérifie la parole de saint Paul : ma faiblesse, c'est ma force. Quels sont les rapports de Thérèse avec l'écriture?

Le Manuscrit A, une écriture du regard

Thérèse écrivait à sœur Agnès de Jésus le 10 mai 1890 : «Le Silence, voilà le langage qui peut vous dire seul ce qui se passe dans mon âme» (LT 106, OC, 410). «Je ne parlais presque pas étant très timide, lorsque j'écrivais, mon écriture de chat et mon orthographe qui n'est rien moins que naturelle n'étaient pas faites pour séduire» (Ms A, 37 vo, OC, 129-130).

Il est très émouvant de lire les fac similés des manuscrits de Thérèse.

Nous avons un contact direct avec son tempérament. Le tracé de son écriture



nous fait presque palper sa sensibilité. Son manuscrit est d'un premier jet, réservé à ses sœurs. Il n'y a pas de recherche d'écriture, ce n'est pas un manuscrit de travail où il y a des rédactions successives. Les fac-similés étaient pour Thérèse définitifs. Témoin privilégié de son rapport à l'écriture, le manuscrit autographe facilite l'accès au jardin secret de Thérèse, à son univers intérieur qui ne demande qu'à se livrer. On retrouve son souffle haletant qui illustre ses combats et ses victoires, son amour et sa joie. Elle écrit comme elle vit, rapidement, sans beaucoup d'hésitations. Le rythme brisé de sa phrase montre ses souffrances. Ses ratures n'empêchent pas sa musique parfois de s'envoler. Car Thérèse est une formidable conteuse. Elle confie à la page blanche de son petit cahier ses souvenirs et sa reconnaissance envers la miséricorde du Seigneur. Elle donne sans compter du sang de son langage, ses manuscrits originaux en sont la trace dans l'histoire, comme ceux des poètes : «Je ne puis m'empêcher de penser que l'écriture, lorsqu'elle est lue d'abord manuscrite, retrace en son parcours les étapes successives de la création, la respiration, la pensée de l'auteur, le geste de sa main, les détours de ses repentirs».

Le Manuscrit C, une écriture de la finitude

Le 9 juin 1897, soit presque cinq mois avant de mourir de tuberculose, à l'âge de vingt-quatre, Thérèse écrit un billet d'adieu à l'abbé Bellière, qui ne sera pas envoyé, son état s'étant un peu amélioré: «Je voudrais vous dire, mon cher petit Frère, mille choses que je comprends étant à la porte de l'éternité, mais je ne meurs pas, j'entre dans la vie et tout ce que je ne puis vous dire ici-bas, je vous le ferai comprendre du haut des Cieux» (LT 244, OC, 600-601). Voilà bien ce manuscrit qui restera caché ici-bas, ne pouvant pas dire tout ce qu'elle aurait à dire, et qu'elle fera comprendre une fois qu'elle entrera dans la vie.

Au moment où elle écrivait cette lettre à l'abbé Bellière, elle avait commencé quelques jours auparavant la rédaction du Manuscrit C, à la demande de sa prieure, mère Marie de Gonzague. Après lui avoir communiqué les tourments de sa nuit du néant, «je chante simplement ce que je veux croire» (Ms C, 7 vo, OC, 244 ), elle inséra péniblement au crayon, en fin de page, la date du 9 juin, soit le deuxième anniversaire de l'Acte d'offrande à l'Amour Miséricordieux. La dernière phrase de ce folio résume le billet à l'abbé Bellière : «Il me semble maintenant que rien ne m'empêche de m'envoler car je n'ai plus de grands désirs si ce n'est celui d'aimer jusqu'à mourir d'amour...» (Ms C, 7 vo, OC, 244 ).

Ce que Thérèse voulait dire à l'abbé Bellière, ces «mille choses que je comprends étant à la porte de l'éternité», elle les partage du mieux qu'elle peut dans son dernier manuscrit, alors que les signes de la tuberculose sont manifestes : fièvre, absence d'appétit, épuisement, étouffement. Elle expérimente les limites de l'écriture, encore plus que dans les deux manuscrits précédents. Au lendemain de ce 9 juin 1897, elle écrit à sa prieure, mère Marie de Gonzague :

Ma Mère chérie, je suis tout étonnée en voyant ce que je vous ai écrit

hier, quel griffonnage!... ma main tremblait de telle sorte qu'il m'a été impossible de continuer et maintenant je regrette même d'avoir essayé d'écrire, j'espère qu'aujourd'hui je vais le faire plus lisiblement, car je ne suis plus dans le dodo mais dans un joli petit fauteuil tout blanc. O ma Mère, je sens bien que tout ce que je vous dis n'a pas de suite, mais je sens aussi le besoin avant de vous parler du passé de vous dire mes sentiments présents, plus tard peut-être en aurai-je perdu le souvenir (Ms C, 8 ro, OC, 244).

Cet extrait nous montre que Thérèse a vécu des rapports difficiles avec l'écriture voir oc 237.

Elle écrit le lendemain qu'elle révélait qu'elle qui contient 62 folios, 23 lignes par page, sur du papier quadrillé. L'abbé Bellière en lut plus tard la substance dans ce qui forma les chapitres IX et X de l'Histoire d'une âme, livre récrit par soeur Agnès de Jésus, ancienne prieure et sœur de Thérèse. Elle effectua sans scrupules 7000 variantes, surtout pour faire plaisir à mère Marie de Gonzague.

Cette édition complète des textes et des dernières paroles thérésiens en un volume est l'aboutissement de la remarquable édition des Manuscrits autobiographiques de 1956 réalisée par le père François de Sainte-Marie et de l'«Édition du Centenaire» (1971-1988) revue et complétée sous le titre de «Nouvelle Édition du Centenaire» (Cerf/DDB, 1992).

Quatre mois avant de mourir, alors qu'elle rédige le Manuscrit C pour sa prieure, mère Marie de Gonzague, elle prend encore plus conscience de sa petitesse et de son impuissance. Là réside sa grandeur, celle de la vérité dans l'amour. Il n'y a ici aucune fausse humilité, encore moins de l'infantilisme ; elle reconnaît simplement qu'elle a tout reçu de Dieu et que tout lui appartient, à l'exemple de Marie dont elle est l'enfant chérie :

Mère bien-aimée, vous n'avez pas craint de me dire un jour que le Bon Dieu illuminait mon âme, qu'Il me donnait même l'expérience des années... O ma Mère ! je suis trop petite pour avoir de la vanité maintenant, je suis trop petite encore pour tourner de belles phrases afin de vous faire croire que j'ai beaucoup d'humilité, j'aime mieux convenir tout simplement que le Tout Puissant a fait de grandes choses en l'âme de l'enfant de sa divine Mère, et la plus grande c'est de lui avoir montré sa petitesse, son impuissance (Ms C, OC, 239).

Dans ce texte, elle tutoie Jésus, comme dans ses poésies, «à la différence des textes «publics», le Manuscrit C en particulier, dont elle sait qu'il servira pour composer sa «Circulaire nécrologique» ( OC, 1276).

Elle commence le Manuscrit C, demandé par mère Marie de Gonzague, le 3 juin 1897 : «Ma Mère bien-aimée, vous m'avez témoigné le désir que j'achève avec vous de [C]hanter les Miséricordes du Seigneur... de redire les sentiments de mon âme, ma reconnaissance envers le bon Dieu» (Ms C, OC, 235). Malade et sans cesse dérangée par les soeurs, elle confie à sa prieure la confiance de la «petite voie», l'ascenseur de l'amour de Jésus, ses

tourments de la nuit du néant qui ne laissent place à aucune illusion ou consolation, ses doutes de l'existence du Ciel, ses découvertes sur la charité fraternelle, son travail auprès des novices. Le 11 juin, elle dit simplement: «Pour écrire ma "petite" vie, je ne me casse pas la tête; c'est comme si je pêchais à la ligne; j'écris ce qui vient au bout» (DE, OC, 1015).

On le voit bien, Thérèse n'a jamais voulu écrire un livre. Sa vie était son œuvre. À mère Marie de Gonzague, elle avoue : «Je n'écris pas pour faire une œuvre littéraire mais par obéissance, si je vous ennuie, du moins vous verrez que votre enfant a fait preuve de bonne volonté» (Ms C, OC, 242). Elle écrit pour faire plaisir à ses sœurs et pour faire aimer Jésus. Ce sont des fragments de vie où elle se consume d'amour «sans aucun appui» (PN 30, OC, 711). Cette expérience d'écriture fragmentée ouvre sur le désir de Dieu, personnifié en Jésus. Ce désir creuse en elle un manque qu'elle vivra surtout dans les derniers mois de sa «nuit du néant» (Ms C, OC, 243).

La carmélite donne le sang de son langage dans ses Manuscrits autobiographiques. Elle charge de simples mots humains d'un poids d'amour qui renvoie au silence divin où tout reste à écrire, puisque tout est dit dans le Verbe fait chair. Son langage est simple parce qu'il est profond, aussi peut-on s'y abreuver comme à une source.

Des écrits de circonstance

Comme le peuple de l'Exode a pu écrire le récit de ses origines parce qu'il fut libéré, ainsi Thérèse, libérée en Jésus, écrit le récit des miséricordes de Dieu dans sa vie, son histoire «sainte». Sa vie se déroule sous nos yeux, profonde comme une rivière et transparente comme une eau vive. L'amour de Jésus la guide sur un chemin de confiance qu'elle emprunte seule dans la foi et l'espérance. Cela lui permet de comprendre ce qu'elle vit, de faire du sens dans sa nuit.

Ces manuscrits, qui sont des écrits de circonstance, s'apparentent plus au genre épistolaire qu'aux notes intimes. Elle écrit bon nombre de lettres et de poèmes dans lesquels elle transmet le désir profond qui la fait vivre, «Jésus Seul» (PN 36, OC, 720) qui la comble, elle «qui jusqu'à l'infini avait besoin d'aimer» (PN 53, OC, 748). Ce nom lui apprend «dans le secret» (Ms B, OC, 219) la confiance jusqu'à l'audace, la miséricorde dans l'abîme des misères humaines, l'espérance au sein «des plus épaisses ténèbres» (Ms C, OC, 241).

Thérèse écrit par obéissance dans le don total d'elle-même. Elle sait qu'on se servira de ses petits cahiers noirs pour rédiger sa notice nécrologique. Elle s'expose à la première personne jusqu'au bout avec passion. Son «Je» libre et désirant rencontre un «Tu», l'Amour, qu'elle témoigne jusqu'à devenir un en Lui, Jésus, tout en restant elle-même. Il en résulte une connaissance de Dieu qui donne de voir les choses et les êtres avec le regard confiant de l'enfant.

En livrant si simplement son histoire à la première personne, la jeune carmélite s'inscrit dans le courant des autobiographies modernes, comme le souligne le poète Fernand Ouellette : «Elle appartient à notre époque par

sa capacité de parler d'elle-même, de partir de sa propre expérience. Elle ne prend jamais la distance et l'effacement que lui donnerait une écriture soumise à l'institution ecclésiastique. Mais elle écoute le bruissement du vent d'Amour qui l'accompagne».

Son écriture est contagieuse ; elle vise le contact direct, l'intimité confidentielle, dans des mots simples qui favorisent la relation à Dieu. Ses mots vivants jaillissent du silence et y retournent aussitôt, après l'avoir donné à ceux qui, sans prétention, savent se revêtir du mystère. Le style est celui du langage parlé, plus proche des confidences et du témoignage, que de l'étude et de l'analyse.

La jeune carmélite écrit avec tout son corps, d'un trait, sans ratures et sans plan préconçu. Cette écriture du cœur lui permet de révéler son espace intérieur et de mieux chanter l'amour miséricordieux qui la précède et qui fait de sa vie un chef-d'œuvre de l'amour, comme l'expriment les premiers versets de ce poème : «Seigneur, tu m'as choisie dès ma plus tendre enfance / Et je puis m'appeler l'œuvre de ton amour» (PN 53, OC, 748).

La «petite» Thérèse met à la disposition de l'Église sa vie et ses écrits. Quelques mois avant sa mort, elle a la conviction profonde que cela vient de l'Esprit-Saint. Le 11 juillet 1897, alors que Mère Agnès lui parle du bien que fera le manuscrit de sa vie, elle répond : «Mais comme on verra bien que tout vient du bon Dieu ; et ce que j'en aurai de gloire, ce sera un don gratuit qui ne m'appartiendra pas ; tout le monde le verra bien» (DE, OC, 1036). Cinq jours avant sa mort, elle ne doute pas de l'authenticité de son message, car elle l'a écrit avec son sang : «Je sens bien maintenant que ce que j'ai dit et écrit est vrai sur tout» (DE, OC, 1137).

Thérèse ouvre l'avenir à l'espérance d'un amour au sein même des choses ordinaires, lieu de nos limites, de nos faiblesses et de notre rencontre de Dieu.

Rien de plus contraire à la spiritualité de Thérèse que cette pensée magique, si loin du réel quotidien, qui tolère mal les limites de la finitude humaine.

Cette voie d'abandon dans l'amour lui vient de l'expérience de sa finitude et de sa petitesse qu'elle transforme en espérance en la miséricorde divine.

Elle écrit à Marie Guérin : «Tu te trompes, ma chérie, si tu crois que ta petite Thérèse marche toujours avec ardeur dans le chemin de la vertu, elle est faible et bien faible, tous les jours elle en fait une nouvelle expérience» (LT 109, OC, 415).

L'amour introduit Thérèse un peu plus dans le mystère de la souffrance où elle se laisse aimer par Jésus. C'est là qu'elle fait vraiment l'expérience de sa faiblesse, de sa petitesse, de son impuissance, de sa pauvreté, de ce qu'elle appelle son «néant».

Les «manuscrits autobiographiques» de Thérèse de Lisieux :  
une écriture du désir de Dieu

Le sourire d'une présence Descouvemont p. 400 sourire  
commencer avec le sourire de la mère, le lait de rose, son premier langage,  
voir Bulle d'encre de Suzanne Jacob.

Chacun de nous est image du Dieu libre, malgré le scandale du mal et les  
tragédies qui nous font crier dans la nuit du monde. Chacun de nous est  
parole d'amour, malgré le silence et la solitude qui nous font traverser  
les déserts de la soif. Chacun de nous est désir d'éternité, malgré la  
souffrance et la mort qui visitent nos corps fragiles.

C'est donc avec beaucoup d'humilité que je veux continuer à parler et à  
écrire avec Thérèse. Je sens confusément que j'ai été choisi pour la faire  
connaître. Mais avant d'être envoyé, il faut être appelé. On ne se donne  
pas une pareille mission si elle n'est pas d'abord reconnue par soi-même,  
puis par la communauté des croyants. C'est de là, au cœur de l'Église, donc  
de mon être baptisé, que Dieu m'appelle et m'envoie.

J'essaie toujours, en parlant de Thérèse, de respecter la vérité de son  
être, aussi j'aime puiser à la source du silence, ce langage des anges qui  
«fait du bien à l'âme» (LT 74, OC, 370).

Faire sourire l'Église

Ce qui me fascine le plus chez elle est son amour absolu pour Dieu et les  
autres: «Ma vocation, c'est l'Amour» (Ms B, 3 vo, OC, 226). Sa vie toute  
simple est criante d'authenticité à cause même de cet amour. Elle est  
traversée de bord en bord par l'amour qui se manifeste non pas dans les  
extases et les grandes mortifications mais dans les petites choses du  
quotidien, ces «riens» qui font plaisir à Jésus et font «sourire  
l'Église» (Ms B, 4 vo, OC, 228).

L'humour de Dieu et la folie d'espérer

Est-ce sa folie d'amour qui me la rend si proche et attachante? Sûrement,  
mais il y a autre chose. En elle, je vois se manifester l'humour de Dieu  
qui bouleverse nos façons, parfois trop adultes, de penser la spiritualité  
et la théologie. «Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a  
choisi pour confondre les sages; ce qu'il y a de faible dans le monde,  
voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort» (1 Co 1, 27).

Thérèse aimait beaucoup cette parole de saint Paul. Le 1er novembre 1896,  
elle confie à l'abbé Roulland que le Seigneur l'a choisie pour partager ses  
travaux apostoliques, car il «se sert des instruments les plus faibles pour  
opérer des merveilles» (LT 201, OC, 558). À son autre frère missionnaire,  
l'abbé Bellière, elle partage la même conviction : «Puisque Lui-même m'a  
choisie pour être votre sœur, j'espère qu'Il ne regardera pas ma faiblesse  
ou plutôt qu'Il se servira de cette faiblesse même pour faire son œuvre;  
car Le Dieu Fort aime à montrer sa puissance en se servant du rien» (LT  
220, OC, 575).

Je n'ai jamais voulu aborder Thérèse comme un sujet littéraire, la confiner

à un simple objet d'étude. L'amitié n'a que faire des grilles d'analyse trop réductrices. Le cœur a ses raisons, n'est-ce pas! Avec la jeune carmélite, je parcours sans effort le chemin le plus long, celui de la tête au cœur. Est-ce pour cela qu'elle a séduit des êtres aussi différents qu'Édith Piaf, Georges Bernanos, Henri Bergson, Jacques Fesch, Marthe Robin, Mère Teresa, l'autre sainte, qui est la suite évidente de la «petite» Thérèse, portant son nom et prolongeant maintenant sa mission d'amour partout dans le monde?

Thérèse déjoue le scepticisme et le relativisme de ce siècle médiatisé en lançant la liberté sur les routes de la simplicité, de l'émerveillement, de la confiance et de la vérité. Solidaire de notre humanité, elle insuffle un supplément d'enfance là où tant de gens sont désabusés, une joyeuse espérance là où il y a toutes les raisons de s'affliger. Elle invite à résister au mal par cette faculté de se réjouir qui lui vient de sa foi confiante en l'amour gratuit de Dieu.

Pour Thérèse, il n'y a pas de raisons de désespérer, même dans les angoisses et les doutes les plus tenaces : «ma folie à moi c'est d'espérer» (Ms B, 5 vo, OC, 231). Se sachant aimée de Jésus, étant «trop petite pour faire de grandes choses» (Ms B, 5 vo, OC, 231), elle lui offre sa petitesse, sa faiblesse, son impuissance à aimer. En cela, elle a le génie de l'amour qui consiste à recevoir tout l'amour qu'il y a dans le cœur du Christ. Elle lui demande sans cesse de disposer de sa liberté, uniquement pour lui faire plaisir, ainsi sa joie est complète. «Ma seule joie sur cette terre / C'est de pouvoir te réjouir» (PN 45, OC, 734).

Thérèse a très bien saisi que Dieu mendie notre vie, notre amour, notre liberté. Le poète de la liturgie, Patrice de La Tour du Pin (1911-1975), l'exprime ainsi: «Dieu, notre Dieu, s'est fait mendiant / Et demande à nous vivre». Dieu brûle de se donner ; «la Source a soif d'être bue», disait Grégoire de Nysse. En Jésus, il est «Le Divin Petit Mendiant de Noël» (RP 5, OC, 873), selon le titre d'une pièce que Thérèse a écrite et jouée pour la communauté en la fête de Noël 1895. «Oh! mystère touchant / Celui qui vous mendie / C'est le Verbe Eternel» (RP 5, OC, 874). Ce que le Verbe mendie aux carmélites n'est pas leurs mérites ou leurs bonnes œuvres, mais leur amour.

«Immolez à Dieu des sacrifices de louanges et d'actions de grâces.» Voilà donc tout ce que Jésus réclame de nous, il n'a point besoin de nos œuvres, mais seulement de notre amour, car ce même Dieu qui déclare n'avoir point besoin de nous dire s'il a faim, n'a pas craint de mendier un peu d'eau à la Samaritaine. Il avait soif... Mais en disant «donne-moi à boire» c'était l'amour de sa pauvre créature que le Créateur de l'univers réclamait. Il avait soif d'amour (Ms B, 1 vo, OC, 220-221).

Fernand Ouellette, écrivain accompli répète à qui veut l'entendre qu'il a été foudroyé par l'amour de Thérèse, qu'il n'aurait pas pu écrire s'il n'avait pas une profonde dilection pour celle qui l'oriente vers le Christ. Il disait aux carmélites de Montréal : «En nous donnant Thérèse, Dieu nous donne une flamme de Son Amour. Il se donne à nous à travers elle».

Le sourire de l'amour

Qui est cette Normande au cœur de feu, légère comme la flamme de son désir, jetant des fleurs partout où elle passe ? C'est une jeune carmélite qui se prend pour une rose effeuillée, s'immolant «sans partage à chaque instant», qui «sans recherche se donne pour n'être plus» (PN 51, OC, 744). Elle se consume au «tout est grâce» (DE, OC, 1009), mangeant «le pain de la douleur» (Ms C, OC, 242) à la table de ses frères qui proclament que Dieu est mort.

Cette amoureuse aux mains vides, morte de tuberculose à vingt-quatre ans au carmel de Lisieux le 30 septembre 1897, fut canonisée à Rome dès 1925 par Pie XI devant cinq cent mille pèlerins, puis déclarée patronne universelle des missions en 1927, alors qu'elle n'est jamais sortie de son cloître. Elle a séduit des millions de gens, inspira des êtres aussi différents qu'Henri Bergson, Édith Piaf, Georges Bernanos, Jacques Fesch, Marthe Robin, Mère Teresa. Nommée patronne secondaire de la France en 1944, à l'égal de Jeanne d'Arc, elle est depuis longtemps la Française la plus connue de par le monde. Enfant chéri des papes du XXe siècle, mille sept cent églises lui sont consacrées. On a écrit sur elle des milliers de livres, en écho à son Histoire d'une âme, traduit en plus de soixante langues.

Le 19 octobre 1997, Jean-Paul II déclara «docteur de l'Église» celle qui ne quitta jamais son noviciat. Toujours hors normes, longtemps boudée par les universitaires, elle se trouve aujourd'hui dans le même aréopage que les grands philosophes et théologiens : Athanase, Augustin, Grégoire, Hilaire, Anselme, Bernard, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Jean de la Croix, François de Sales, Alphonse de Liguori. Troisième femme à être affublée d'un tel titre, après Thérèse d'Avila et Catherine de Sienne, elle est la plus jeune des trente-trois docteurs et la plus proche de nous dans le temps.

Un mois et demi seulement aura suffi aux spécialistes du Vatican pour établir le dossier doctoral de Thérèse. Il sera approuvé par les cardinaux et le pape en un temps record, reconnaissant ainsi l'universalité et la fulgurance de son message. Faut-il s'en étonner! Tout va toujours très vite avec celle qui est tellement impatiente de faire aimer l'Amour. C'est dans son tempérament de brûler les étapes, de mêler les cartes, d'enflammer tout ce qu'elle touche. Attention ! On ne s'approche pas d'elle sans s'exposer à devenir incandescent. Jean-Paul II a bien exprimé cette ardeur thérésienne dans son homélie du 19 octobre 1997, à la basilique Saint-Pierre :

Parmi les «Docteurs de l'Église», Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face est la plus jeune, mais son itinéraire spirituel ardent montre tant de maturité et les intuitions de sa foi exprimées dans ses écrits sont si vastes et si profondes, qu'ils lui méritent de prendre place parmi les

grands maîtres spirituels... Ce nouveau Docteur de l'Église se montre doué d'une singulière efficacité pour éclairer l'esprit et le cœur de ceux qui ont soif de vérité et d'amour.

Ne possédant aucun diplôme et n'ayant occupé aucune fonction dans l'Église, Thérèse doit bien rire de ce titre un peu grandiloquent. Elle l'avait pourtant intuitionné, un an avant sa mort, alors qu'elle était en proie aux désirs les plus fous : «Je me sens la vocation de Docteur... Malgré ma petitesse, je voudrais éclairer les âmes comme les Prophètes, les Docteurs» (Ms B, OC, 224). Ce n'était pas une plaisanterie de sa part. Elle a toujours été convaincue que Dieu ne lui mettait pas des désirs au cœur s'il n'était pas pour les exaucer : «toujours il m'a donné ce que j'ai désiré ou plutôt Il m'a fait désirer ce qu'Il voulait me donner» (Ms C, OC, 277). Elle qui chercha en toute confiance sa place dans l'Église, découvrit une «petite voie» d'enfance spirituelle qui l'amena à vivre l'espérance et l'amour dans les ténèbres les plus épaisses de sa nuit de la foi. Elle ne se voyait nulle part dans l'Église qu'en ce lieu géographique où tout converge, le cœur, l'Amour.

Je compris que l'Amour renfermait toutes les Vocations, que l'Amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux... en un mot qu'il est Éternel!... Alors dans l'excès de ma joie délirante je me suis écriée : O Jésus mon Amour... ma vocation enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour!... Oui j'ai trouvé ma place, dans l'Église et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée... dans le Coeur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour... ainsi je serai tout... ainsi mon rêve sera réalisé!!!... (Ms B, OC, 226).

Voilà bien le secret de Thérèse : l'amour, tout simplement. L'amour au quotidien, rien de plus, rien de moins. Pourquoi le coiffer d'une majuscule cet amour concret, puisqu'il est son unique capitale ? C'est plus qu'une idée, un idéal, une image, une sensation. C'est un nom et un visage, Jésus, qu'elle prend à demeure, comme nourriture et vêtement. Il a toujours fait date au sablier de sa soif. Elle en a imprimé le sourire sur la face du monde. «Viens régner dans mon cœur, donne-moi ton sourire / Rien que pour aujourd'hui» (PN 5, OC, 645).

Le sourire est la trace de cet amour. C'est une brise légère sur ses lèvres, l'expression de son feu intérieur, la surabondance de son silence. Ce sourire est sa théologie. Il traverse sa vie et ses écrits comme une rivière qui inonde tout, une lumière qui envahit tout. Son sourire emporte l'adhésion des cœurs, en commençant par ses sœurs carmélites.

En paraphrasant saint Paul dans son hymne à la charité, on pourrait dire que le sourire de Thérèse «excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout» (1 Corinthiens 13, 7). C'est avec le sourire, en chantant la musique de l'Esprit, qu'elle traverse les pires ténèbres, défie les enfers, lutte sans trêve, meurt les armes à la main :

En souriant je brave la mitraille

Et dans tes bras, ô mon Époux divin

En chantant je mourrai, sur le champ de bataille



Les Armes à la main ! (PN 48, OC, 741)

Il faut être folle d'amour pour écrire ainsi. Voici donc un livre de plus sur cette grande amoureuse de Dieu et de nous.

Un mois et demi seulement aura suffi aux spécialistes du Vatican pour établir le dossier doctoral de Thérèse. Il sera approuvé par les cardinaux et le pape en un temps record, reconnaissant ainsi l'universalité et la fulgurance de son message. Faut-il s'en étonner! Tout va toujours très vite avec cette fille au cœur de feu qui est tellement impatiente de faire aimer l'Amour. C'est dans son tempérament de brûler les étapes, de mêler les cartes, d'enflammer tout ce qu'elle touche.

L'Osservatore Romano, no 42, 21 octobre 1997, p. 1-2.

Les abréviations OC et le chiffre après chaque référence renvoient à la page des Œuvres complètes. Thérèse de Lisieux, Paris, Cerf-DDB, 1992, (éd. 1996), 1600 p. Cette édition des écrits et des dernières paroles thérésiens en un volume est l'aboutissement de la remarquable édition des Manuscrits autobiographiques de 1956 réalisée par le père François de Sainte-Marie et de l'«Édition du Centenaire» (1971-1988) revue et complétée sous le titre de «Nouvelle Édition du Centenaire» (Cerf/DDB, 1992). Les sigles utilisés renvoient aux œuvres de Thérèse en référence à l'édition des Œuvres complètes.

DE Derniers entretiens de Thérèse (avril-septembre 1897).

LT Lettres de Thérèse, numérotées de 1 à 266.

Ms A Manuscrit A écrit pour mère Agnès de Jésus (1895).

Ms B Manuscrit B écrit pour soeur Marie du Sacré-Coeur (sept. 1896).

Ms C Manuscrit C écrit pour mère Marie de Gonzague (juin-juillet 1897).

PN Poésies de Thérèse, numérotées de 1 à 54.

Pri Prières de Thérèse, numérotées de 1 à 21.

RP Récréations pieuses de Thérèse, numérotées de 1 à 8.

Le poète Patrice de La Tour du Pin (1911-1975) connut ce même étonnement du milieu littéraire lorsqu'il s'engagea à renouveler la liturgie catholique de Vatican II. On parla alors de suicide littéraire. Depuis ce temps, il est au purgatoire. L'écrivain d'Une somme de poésie n'avait pourtant été fidèle qu'à lui-même et à cet appel qu'il entendit très jeune de chanter pour Dieu. Il composa des hymnes pour la liturgie des heures de l'Église, dont une vingtaine figurent dans le bréviaire francophone Prière du temps présent.

Fernand OUELLETTE, Figures intérieures, Montréal, Leméac, 1997, p. 313. Voir Je serai l'Amour. Trajets avec Thérèse de Lisieux, Montréal, Fides, 1996, 436 p.

L'abbé Pierre DESCOUVEMONT répond plus longuement à ces critiques

dans son livre, Sainte Thérèse de Lisieux, docteur de l'Église. Guide de lecture, Paris, Cerf, 1997, p. 16-25.

Mgr Gérard Defois, archevêque de Reims, me confiait au Salon du livre de Québec en septembre 1997 qu'il avait voté contre le doctorat de Thérèse justement parce que n'ayant rien écrit en théologie, elle ne pouvait pas accéder au rang de «docteur de l'Église», titre réservé aux grands penseurs du christianisme. Je lui répondis bien naïvement qu'il n'avait pas saisi tout le rayonnement des textes de Thérèse et de sa mission d'espérance pour le siècle à venir.

Je développe brièvement dans la deuxième partie de mon livre, Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église, cinq points de sa théologie qui est une pratique de l'amour : une théologie spirituelle, pratique, narrative, existentielle, espérante. (p. 101-147).

Jean-Paul II a repris cette expression «la science de l'amour divin» dans le titre de sa lettre apostolique, «Divini amoris scientia», pour la proclamation du doctorat de Thérèse. (Lire ce texte dans l'Osservatore Romano, no 42, 21 octobre 1997). C'est «une étude attentive afin de voir si la sainte de Lisieux avait les qualités requises pour pouvoir être honorée du titre de Docteur de l'Église universelle» (p. 3). Il y est écrit, entre autres, que «l'enseignement de Thérèse exprime avec cohérence et intègre dans un ensemble harmonieux les dogmes de la foi chrétienne considérés comme doctrine de vérité et expérience de vie» (p. 4) ; «Thérèse est une Maîtresse pour notre temps, assoiffé de paroles vivantes et essentielles, de témoignages héroïques et crédibles» (p. 5).

Hans Urs von BALTHASAR, Thérèse de Lisieux, Histoire d'une mission... p. 38.

Voir notre trilogie sur la vie et à l'oeuvre de Patrice de La Tour du Pin : Patrice de La Tour du Pin, quêteur du Dieu de joie. Paris-Montréal, Médiaspaul-Paulines, 1987, 192 p. ; La théopoésie de Patrice de La Tour du Pin. (Coll. Recherches/Nouvelles série, 19), Montréal-Paris, Bellarmin-Cerf, 1989, 250 p. ; Que cherchez-vous au soir tombant? Les hymnes de Patrice de La Tour du Pin. (Coll. Épiphanie), Paris et Montréal, Cerf et Médiaspaul, 1995, 170 p.

Patrice de La Tour du Pin, Une somme de poésie I... p. 323.

Marie Noël, Notes intimes. Paris, Stock, 1969, p. 59.

"Ces fous admirables" est le titre d'une chronique que j'anime avec d'autres à l'émission Second Regard de Radio Canada. Nous présentons des témoins qui ont fait de leurs vies une oeuvre d'art, soit une oeuvre d'amour.

Ibid., p. 78.

Francis Grob, *Faire l'oeuvre de Dieu. Christologie et éthique dans l'Évangile de Jean*. Paris, P.U.F., 1986, p. 10.

Saint Irénée, *Contre les hérésies*. (Coll. Sources chrétiennes, 100), Paris, Cerf, 1965, p. 598.

Ibid., p. 10.

Voir ma biographie à la deuxième personne, *Toi, l'amour*. Thérèse de Lisieux, Sillery, Anne Sigier, 1997, 144 p., ainsi qu'une synthèse de sa spiritualité et de sa théologie, *Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église*, (Préface de Raymond Zambelli, recteur de la basilique de Lisieux), Sillery, Anne Sigier, 1997, 155 p.

Ms A 35 ro signifie le manuscrit A, recto du folio 35, tandis que vo est le verso du folio. Les abréviations OC et le chiffre après chaque référence renvoient à la page des Œuvres complètes. Thérèse de Lisieux, Paris, Cerf-DDB, 1992, (éd. 1996), 1600 p. Les sigles utilisés renvoient aux œuvres de Thérèse en référence à l'édition des Œuvres complètes. Les mots en italiques sont ceux soulignés par Thérèse.

DE Derniers entretiens de Thérèse (avril-septembre 1897).

LT Lettres de Thérèse, numérotées de 1 à 266.

Ms A Manuscrit A écrit pour mère Agnès de Jésus (1895).

Ms B Manuscrit B écrit pour soeur Marie du Sacré-Coeur (sept. 1896).

Ms C Manuscrit C écrit pour mère Marie de Gonzague (juin-juillet 1897).

PN Poésies de Thérèse, numérotées de 1 à 54.

Pri Prières de Thérèse, numérotées de 1 à 21.

RP Récréations pieuses de Thérèse, numérotées de 1 à 8.

Angelus SILESIUS, *Le pèlerin chérubinique*, Paris, Cerf/Albin Michel, 1994, p. 315. Voilà une édition intégrale de Camille Jordens où rien n'est omis pour ne pas compromettre ce chef d'œuvre de littérature baroque allemande du XVIIe siècle qui a inspiré des auteurs aussi divers que Leibniz, Hegel, Heidegger, Urs von Balthasar. Nous avons ici l'œuvre d'un mystique de trente-trois ans capable de témoigner de son vécu de chrétien, de sa relation au Dieu vivant.

Le poète Fernand Ouellette, comme tant d'autres, fut aussi brûlé par Thérèse. Il répète à qui veut l'entendre qu'il a été foudroyé par son amour, qu'il n'aurait pas pu écrire son livre *Je serai l'Amour* (Fides, 1996), s'il n'avait pas eu une profonde dilection pour celle qui l'oriente vers le Christ. Il tente ainsi de se comprendre à travers la «petite voie» de Thérèse où la vie ordinaire devient le lieu possible de la sainteté. Il évoque, au dernier chapitre de son autobiographie *Figures intérieures*, la genèse de son intérêt pour Thérèse : «En nous donnant Thérèse, Dieu nous

donne une flamme de Son Amour. Il se donne à nous à travers elle» (Leméac, 1997, p. 312).

J'élabore dans la deuxième partie de mon livre, *Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église, une brève synthèse en cinq points de la théologie de Thérèse : une théologie spirituelle, pratique, narrative, existentielle, espérante.*

Voir ma biographie à la deuxième personne, *Toi, l'amour. Thérèse de Lisieux, Sillery, Anne Sigier, 1997, 144 p.*, ainsi qu'une synthèse de son message, *Thérèse de l'Enfant-Jésus, docteur de l'Église. Sa spiritualité et sa théologie, Sillery, Anne Sigier, 1997, 166 p.*

Ms A 35 ro signifie le manuscrit A, recto du folio 35, tandis que 35 vo est le verso du folio 35. Les abréviations OC et le chiffre après chaque référence renvoient à la page des Œuvres complètes. Thérèse de Lisieux, Paris, Cerf-DDB, 1992, (éd. 1996), 1600 p. Les sigles utilisés renvoient aux œuvres de Thérèse en référence à l'édition des Œuvres complètes. Les mots en italiques sont ceux soulignés par Thérèse.

DE Derniers entretiens de Thérèse (avril-septembre 1897).

LT Lettres de Thérèse, numérotées de 1 à 266.

Ms A Manuscrit A écrit pour mère Agnès de Jésus (1895).

Ms B Manuscrit B écrit pour soeur Marie du Sacré-Coeur (sept. 1896).

Ms C Manuscrit C écrit pour mère Marie de Gonzague (juin-juillet 1897).

PN Poésies de Thérèse, numérotées de 1 à 54.

Pri Prières de Thérèse, numérotées de 1 à 21.

RP Récréations pieuses de Thérèse, numérotées de 1 à 8.

Emmanuel LE ROY LADURIE, *Les plus beaux manuscrits des poètes français*, (Coll. La Mémoire de l'Encre), Paris, Bibliothèque nationale/Robert Laffont, 1991, p. III.

Jean-François SIX, dans son *Thérèse de Lisieux par elle-même, L'épreuve et la grâce*, (Grasset/DDB, 1997, 394 p.), relate d'une façon chronologique les textes des dix-huit derniers mois de Thérèse. Pour Six, il ne peut pas y avoir d'«œuvres complètes» de Thérèse, mais seulement des écrits de circonstance. Ici, nous sommes en présence de deux méthodes de lecture, mais c'est toujours la même Thérèse. Une lecture des Œuvres complètes où les textes sont rassemblés par genres et matières, puis une lecture chronologique où l'on suit Thérèse selon les événements de sa vie, à travers les textes écrits de sa main. Les deux lectures sont valables et elles puisent à la même source, le travail critique de l'Édition du Centenaire qui a été fait sur les manuscrits. Le titre du livre de Six peut toutefois porter à confusion, car la moitié seulement est consacrée aux textes de Thérèse. L'autre partie rassemble des notes techniques et trois

études de Six, parfois à forte saveur polémique. Son discours prend l'allure d'un réquisitoire contre Mère Agnès, le carmel de Lisieux, l'équipe du Centenaire, et les auteurs «thérésiens» qui accordent de l'importance aux Derniers entretiens, soit les dernières paroles de Thérèse rapportées par ses sœurs, surtout Mère Agnès, qui donnera au monde une image édulcorée de sa sœur. Ce ton polémique détonne avec la première partie des textes de Thérèse et dilue les belles pages que Six lui consacre. Henri Tincq avoue dans *Le Monde des Livres* du 28 février 1997 que ce livre «sent un peu trop le règlement de comptes».

De là à faire de Thérèse, une grande épistolière, poète et auteur de pièces de théâtre, il y a un pas que franchit allègrement Jean CHALON, *Thérèse de Lisieux, une vie d'amour*, Paris, Cerf/Flammarion, 1996. Thérèse était peut-être une artiste dans l'âme, mais elle n'a utilisé différents genres littéraires (autobiographie, poésies, lettres, prières, théâtre) que pour dire simplement son amour de Jésus et actualiser son message dans sa vie.

Jacques GAUTHIER, *Toi, l'amour. Thérèse de Lisieux...* p. 11.

Avant de croire, il y a un «Je», le premier article du credo : Je crois. Thérèse écrit à partir de ce qu'elle vit et parle avec l'autorité du témoin. Elle ne craint pas d'utiliser le «Je» qui lui permet de confesser sa foi avec plus de liberté : «Je choisis tout» (Ms A, OC, 84); «Je me sentis inondée d'un fleuve de paix» (Ms A, OC, 199); «Je m'offre comme victime d'holocauste à l'Amour Miséricordieux» (Pri 6, OC, 964); «Je serai l'Amour» (Ms B, OC, 226); «Je ne m'appartiens plus, je suis livrée totalement à Jésus» (Ms C, OC, 248); «Je ne lui dis rien, je l'aime» (DE, OC, 1162); «Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre» (DE, OC, 1050); «Je ne meurs pas, j'entre dans la vie» (LT 244, OC, 601).

Fernand OUELLETTE, *Je serai l'Amour. Trajets avec Thérèse de Lisieux*, Montréal, Fides, 1996, p. 15-16.

Thérèse favorise l'écriture du cœur. Son style est simple et pauvre, à l'image de sa «petite voie» et des évangiles. Loin d'être un défaut, cette pauvreté littéraire manifeste sa pauvreté spirituelle, toute évangélique. François-Marie LÉTHEL, «L'amour de Jésus», dans *Thérèse de l'Enfant-Jésus. Docteur de l'Amour...*, ajoute : «Il faut accepter pleinement la pauvreté littéraire de Thérèse et alors, au cœur de cette pauvreté, on peut découvrir l'infinie richesse de son amour, de l'amour de Jésus qui remplit sa vie» (p. 117). Ce qui n'empêche pas qu'une phrase bien écrite, qu'un beau style, comme celui de saint Bernard, rendent aussi gloire à Dieu. Dom Jean LECLERCQ l'a bien démontré dans son ouvrage d'initiation aux auteurs monastiques du Moyen Age, *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, (3e éd.), Paris, Cerf, 1990. Fernand OUELLETTE, dans *Je serai l'Amour...*, affirme tout de même avec justesse : «Thérèse nous fait

le don d'un récit d'amour, nous parle de son âme, et nous voudrions de plus qu'elle ait le génie de Dante. Que nous sommes tatillons lorsqu'il s'agit des saints!» (p. 29).

En affirmant que «tout le monde verra bien», Thérèse ne pensait pas que l'Histoire d'une âme serait le best-seller religieux du XX<sup>e</sup> siècle. Bernard BRO affirme dans son Thérèse de Lisieux:.. «L'histoire de la vie de Thérèse de Lisieux connaît quatre-vingt-neuf éditions, est traduite en plus de soixante langues... C'est après la Bible, le livre religieux le plus répandu en langue française» (p. 14).

Cette autobiographie n'a pas été construite délibérément par Thérèse qui ne se doutait pas que ses textes seraient édités. Publiée un an après sa mort sous le titre, Histoire d'une âme, ses écrits furent regroupés et arrangés par sa soeur Pauline. De fait, mère Agnès de Jésus a ré-écrit l'autobiographie de sa soeur, corrigeant le style selon son tempérament et le respect des conventions littéraires, ajoutant et retranchant selon son bon vouloir. «Sur une synopse où les deux textes figurent en regard et où leurs divergences sont notées, des plus légères aux plus importantes, nous relevons plus de 7,000 variantes» (OC, 63). Il faudra attendre la magnifique édition du carme François de Sainte-Marie en 1955 pour retrouver l'authenticité du texte de Thérèse, sous le nom de Manuscrits autobiographiques.

En ce qui a trait à l'authenticité des Derniers entretiens, ces paroles rapportées par les sœurs de Thérèse et que mère Agnès publia en 1925 sous le nom de Novissima Verba, nous nous en remettons pour le moment au travail effectué par l'équipe de l'Édition du Centenaire et des Œuvres complètes, malgré la contestation de Jean-François Six dans son Thérèse de Lisieux par elle-même, (p. 335-369), où il tente de faire le point sur la vérité des textes thérésiens.

Perle SCEMLA, Thérèse Teresa. La passion en héritage. Paris, Édition no 1, 1997, 256 p. La journaliste montre que ces deux femmes, nées à trente-sept années de distance, ont été marquées par la même ferveur religieuse dès leur enfance. Elles sont, à leur façon, des rebelles qui se démarquent des autres chrétiens par leur fidélité sans faille à l'Évangile et leur foi espérante en Jésus.

Dans des entretiens francs et directs avec Peter Seewald, le cardinal Ratzinger montre l'importance de se réjouir au lieu de toujours s'affliger, de croire que le monde au fond est bon et que Dieu est toujours là, «de ne pas tomber dans un sombre moralisme qui n'ose plus se réjouir, mais de voir réellement toute la beauté qui subsiste et, à partir de là, de résister contre ce qui détruit la joie». Le sel de la terre, Paris, Flammarion/Cerf, 1997, p. 69.

Patrice de LA TOUR DU PIN, Une somme de poésie III. Le jeu de

l'homme devant Dieu, Paris, Gallimard, 1983, p. 424. Voir mon essai *Que cherchez-vous au soir tombant? Les hymnes de Patrice de La Tour du Pin*, Paris et Montréal, Cerf et Médiaspaul, 1995, 170 p.

Les abréviations OC et le chiffre après chaque référence renvoient à la page des Œuvres complètes. Thérèse de Lisieux, Paris, Cerf-DDB, 1992, (éd. 1996), 1600 p. Cette édition des écrits et des dernières paroles thérésiens en un volume est l'aboutissement de la remarquable édition des Manuscrits autobiographiques de 1956 réalisée par le père François de Sainte-Marie et de l'«Édition du Centenaire» (1971-1988) revue et complétée sous le titre de «Nouvelle Édition du Centenaire» (Cerf/DDB, 1992). Les sigles utilisés renvoient aux œuvres de Thérèse en référence à l'édition des Œuvres complètes.

- DE Derniers entretiens de Thérèse (avril-septembre 1897).
- LT Lettres de Thérèse, numérotées de 1 à 266.
- Ms A Manuscrit A écrit pour mère Agnès de Jésus (1895).
- Ms B Manuscrit B écrit pour soeur Marie du Sacré-Coeur (sept. 1896).
- Ms C Manuscrit C écrit pour mère Marie de Gonzague (juin-juillet 1897).
- PN Poésies de Thérèse, numérotées de 1 à 54.
- Pri Prières de Thérèse, numérotées de 1 à 21.
- RP Récréations pieuses de Thérèse, numérotées de 1 à 8.

L'Osservatore Romano, no 42, 21 octobre 1997, p. 1-2.

uvx≈y{·ln}É5Ñ5D diront peut-être : , sur les relations entre littérature et spiritualité? Avant de montrer Thérèse dans son rapport à l'écriture, surtout dans ses Manuscrits autobiographiques, et relever les grandes lignes de sa poétique, voici quelques

·  
Ainsi naît l'Histoire d'une âme.  
Les Manuscrits

Homélie de Jean-Paul II, le dimanche, o 42, 21 octobre 1997, p. 1-2. me  
à un mo =rsN0mÛÛ#\$ëë

Û  
~¨ºòôfgfiáíìö`aÔ·` ° n"u"ú#û#ü#£%™%'(Ô))  
~\*\*:\*J\*x\*ã,,-“0á0à0ä2k5&5'5+5J5ª7t8t8u8w8x8•99;';<;,; ;Â<K`Ù`Ù`ÙÓË,Ë·ËËË·ËÓ€€  
€Ëÿ'ÿæÿÀÓÀÓÀÀ≈j≈≈j≈À≈j≈ÓË··J







"t,  
®†  
"t,  
† "t,  
®

"t,  
®†  
"t,  
®† "t  
^RΔ  
"t,  
®† ^RΔ

"t,  
®†  
"t,  
®†

®†+0ÿP%Q/SóVkvæ[\$[K\ðb0b1b]d<göiqkÀl,m;oop÷rÙs vÛ·ÙÁ/Õ¿≥¶ô≥≥ååzÕ¶m≥a\PD

"t, F°h  
"t, F°h"t

"t,  
®h  
"t,  
®† ~"tz  
"t,  
®†

"t,  
®†

®†  
"t,  
®†  
"t,  
®†  
"t,  
®†  
"t,  
®†  
"t,  
®†

"t,

ⓂⓂ

"t,

ⓂⓂ"t

"t

vÛyéZÿz ^ | ~ ÎÄ¿ÇûÑ4ÖÏàÇââÏäPăIăIăKăOăăă@ă™ă%çUé≠êUëë(íÚìÙÈ<-ffff-  
fΣΣΣ™™™ùèëëëÖyL\_ΣùRù

"t,

ⓂⓂ

"t,

ⓂⓂ

"t,

ⓂⓂ

"t,

ⓂⓂ

,

ⓂⓂ

"t,

ⓂⓂ

"t,

ⓂⓂ

"t,

ⓂⓂ

"t,

ⓂⓂ

, F°hⓂ

"t, F°hⓂ

"t, F°hⓂ

"t, F°hⓂ

"t, F°hⓂìó1ôèöìùÏÏêϕ}fÈfÏfÌ§•...ⓂⓂ' A≠ÿØμ≥àμ™ΣÃπ/ff°f≈f^ªªôÛÊÊÿÊ'«¿ªØÊ  
ϕÿiêÉ~q««dZZZM

"t,

ⓂⓂ

"t,

-~Ï

"t,

-~ÏⓂ

"t,

ⓂⓂ"t

"t,

ⓂⓂ

"t,

ⓂⓂ

"t,



recherches «». surtout Certains se demanderont peut-être que vient faire la «petite Thérèse» ? Quelle

"t  
@†^

"t  
@†

"t  
@†^ F

"t  
@†

"t  
@†

"t  
@†

"t  
@†

"t  
@†

est la poétique de cette jeune normande qui n'a jamais quitté son noviciat, si ce n'est pour finir ses jours à l'infirmerie du carmel où elle meurt de tuberculose le 30 septembre 1897 à 24 ans ?

D'abord, passons en revue quelques clichés qui affrontera.

Elle fut , n. la voici affublée du titre de «docteur de l'Église» par Jean-Paul II, lors de la Journée mondiale des missions du 19 octobre 1997, alors qu'elle ne possède . Il déclara dans son homélie :boudée par les universitaires, elle de se trouver s'asseoir sur un tel fauteuil Pourtant, elle avait écrit,ses désirs venaient de Voilà sa poétique : faire une œuvre d'amour.

, et de bousculer les bien-pensants.Paradoxale «petite Thérèse» Il faut de l'audace, ou de la naïveté, pour parler de de l'Enfant-JésusuniversitaireThérèse d'Avila, ça peut aller, Après deux livres consacrés à sa vie et à son message, elle m'échappe toujours. À ma fille de seize ans qui me demandait~Ö»ü~N~!T!U!a!~!!â!è!°! '!~!≠!Æ! Ø!±!π!ª! !Ã!È!Î!Ô! ! !~"8"9"P"|"}"~"Ä"Å"Ç"É"Ñ"Ö"@"¥"μ"√"f"≈"´# ##9#:#K#o#à#â#ã#é#ç#±#≥&&b&e&x&Ä&á&à&ê&ë&f&≠&Æ&<&μ&¿&f&≈&Δ&...&Õ&œ&- &÷&Ô&Ò&Û' '' '7'C'U'X'l'ä'ç'Û

@

J' ce qu'elle a pu bien faire pour que je m'intéresse autant à elle, je n'ai pu que répondre : «Rien. Elle n'a rien fait, sinon d'aimer».

Mais les

Pourtant, elle fut canonisée dès . Lmaintenant , le.Sanssans, lboudée par les universitaires, Ell' un an avant sa mort avec sa «petite voie» de confiance et d'amour qui bouscule les bien-pensants, cette jeune carmélite resta au noviciat toute sa vieavant de mourir de tuberculose à. Elle avait vingt-quatre et n'avait voulu qu'une chose : faire de sa vie une œuvre d'amour. Voilà bien sa poétique, son «faire», sa pratique.

Elle exprime cette poétique dans ses Manuscrits autobiographiques où elle , à l'impuissance de la parole à dire vraiment le mystère Sa poétique s'exprime dans cette des limites d'une qui en l'ouvrant sur l'horizon du désir de Dieu. Avant de voir son rapport à l'écriture dans ses manuscrits et de discerner sa poétique de l'œuvre d'amour est-elle de l'anti-littérature,

Manuscrits autobiographiques : des récits de vie

a spiritualité et de sa théologie55

Certains se demanderont peut-être que vient faireLe poète sur Thérèse :

Lorsque Marcel Viau m'invita à donner une conférence à ce colloque, j'ai tout de suite pensé à la jeune sainte de Lisieux. Je venais d'écrire sa biographie sous la forme d'une longue lettre, j'arrivais d'un pèlerinage à Lisieux, je m'apprêtais à écrire un deuxième livre sur sa spiritualité du désir et sa théologie pratique. Bref, j'étais possédée par elle, dfe;oCtw-

w0w1{{'fÇÚÇlÉ+ÉkÉm'ç'é'@'TM' ' '≠'æ' ' '÷'Â'l(C(C(C(C(C(8(9(:(;(<(<=>(C(C(K(Z(C(C(à(ù@Çj(-√(f(≈(E(æ(◇(ÿ(<(>C,,(Ô(1(C`C`C`C.(C`)))))C(u)Ä)ë)í)ï)ö)∞)≤),,)%)Â)Ê)Á)Ë)È)Í)Î)Ï)Ï\*\*\*\*\*D\*M\*[\*\\*]  
\*^\*ç\*É\*ä\*í\*ì\*ï\*°\*ÿ\*ÿ\*ç\*„, -

J@bcar on ne médite pas ses paroles, sans s'exposer à devenir incandescent. Attention! Cette jeune femme de feu enflamme tout ce qu'elle touche.

Je voulais habiter cette émotion, ce feu jusqu'au bout. Ce qui intrigua mon entourage, mais non mon épouse, qui préférait me voir avec elle plutôt qu'avec une autre. Un soir, ma fille de seize ans me demanda, d'un ton nonchalant qu'ont si gentiment les ados : «Veux-tu bien me dire e cette filletant de monde s». Surpris, j Voilà sa poétique que je développerai plus loin.

Entre temps, la «petite» Thérèse était oitPourtant, ele nous avait prévenus, écrivantC'étaitles

AinsiThérèse qui brûlait ma nuit de sa joie. En méditant ses paroles, je m'exposaisAlors, je vous dis : décidai d'Thérèse lui Les mois passèrentpuis futavait prévenu sa sœur, que j'appellerais «poétique», ce «faire»,dtrès simples Voyons cette poétique d'abord dans.



inductive, (observation, interprétation, intervention), tout en intégrant trois éléments de cette théologie pratique : l'expérience, la narration et l'évangélisation.

Thérèse interprète ce qu'elle observe et ce qu'elle vit à la lumière de la Parole de Dieu (théologie spirituelle). Elle découvre sa mission évangélisatrice en élaborant un discours sensé qui engage, où l'action et la contemplation s'unifient (théologie pratique). Elle scrute l'action de Dieu en elle et dans les autres en écrivant le récit des miséricordes du Seigneur (théologie narrative). Elle charge les réalités concrètes de l'existence d'un poids d'amour qui lui vient de son expérience de Jésus (théologie existentielle). Elle renouvelle les conceptions de Dieu, de l'Église et de la sainteté en prenant simplement un chemin de confiance balisé par la foi en la miséricorde divine, même dans la nuit la plus noire (théologie espérante).

Plus je fréquentais la vie et les écrits de Thérèse plus En parlant d'elle un peu partout, je voyais que c'était Était-ce bien là un fruit de son action dans la communion des saints, elle qui voulait passer son ciel à faire aimer Jésus sur la terre ? «Je désirerai au Ciel la même chose que sur la terre : Aimer Jésus et le faire aimer» (LT 220, OC, 576).

Pcilluminaitson amour, jet cette joie en écrivant un deuxième livre sur sa spiritualité et sa théologie de juilletfit cette remarqueJe ne comprends pas que tu t'intéresses tant à cette fille. Elle n'a rien fait». JTu as raison.saufOn parla beaucoup delorsqu'elle Pourtant, elle était docteur de l'Église depuis longtemps dans le cœur de bien des gens qui avaient expérimenté l'efficacité de son message. Le pape ne fit qu'officialiser ce qui existait déjà. ans à i était sa Sa vie était le lieu de sa théologie, de sa de la science de l'amour : re que cette science-là» (Ms B, science, cette

Fernand OUELLETTE, Jacques GAUTHIER, .Sillery et Marcq-en-Barœul,

Cette conférence se trouve dans la deuxième partie de mon livre,Sillery et Marcq-en-Barœul, Anne Sigier, 1997, 105-106.

Les clichés de la petite sainte aux rosesà Thérèse tprogressivement Ces clichés prennent naissance dans l'Histoire d'une âme préparée par mère Agnès, sœur de Thérèse. En voulant rendre le texte un peu trop présentable, elle effectue 7 000 corrections, donnant au monde

uneChicago>b>c>w>Â>ñ>õ>•>¨>ª>Ω>Ã>æ>“>‡>„>‰>Ô>•??H?M?Z?\?] ?i?f?≈?Δ?«?»?

...? ?'?'>?‡?Ï?Ò?~/@6@:@L@ù@û@' @Ø@∞@/@æ@f@%@-@~ AA&AZA]AcAvAèAêAëAîAóA°A

φAŞA@ACAÆAπAΩAΔA»AÀAÕAŒAαA 'A/A>AÁAÈAÍB

B

BBB.B/BØBBBCBDB`BaBbBcBdBē`

JcBeBfBÜB•B¶B;B-B' BfBfB‡B·B,B,,BÏC

CCC&C' C3C;C<CJCKCMC\_C`CaCmCqCwCyCàCäCúC•C`C°CæC-C/√C CÀC“CfC„CÊCÙHH

H'HPHóHõ°HφH±H°H;H“H◊H/H∈HÍHÒII+I,I-I@I{IÖIâIéI‡I¨IØI∞IπI∫I«I»IÃIÕIŒI◊I˘J

J"J'J5J8JAJBJXJc`´˘Û



@@` image édulcorée de l'énergique Thérèse, «religieusement correcte» pour l'époque. Une autre de ses sœurs, Céline, la peint avec du rouge aux lèvres et aux joues. Cette peinture de Thérèse est une image d'Épinal qui sert de modèle aux statues hollywoodiennes où la sainte est aseptisée, infantilisée. Il faudra attendre près de soixante ans pour avoir accès aux vrais manuscrits de Thérèse et à ses véritables photos, sans fards ni falbalas. C'est vrai, e Puis

q'écrivain, foudroyé par l'amour de Thérèse, la jeune carmélite Depuis vingt-cinq ans, Thérèse de Lisieux est pour moi une sœur en humanité, une flamme jamais éteinte, une eau vive dont la source intarissable me visite de l'intérieur. Cette femme de désir, extrêmement vivante, totalement éperdue d'amour envers Jésus, est aspirée par un souffle qui me semble venir de l'éternelle enfance divine. Je lui ai écrit pour le centenaire de sa mort, son entrée dans la vie comme elle dit, une équ'elle affectionne Cet ouvrage intrigua mon entourage, , en complicité avec Thérèse, aime mieux elle

Thérèse illumine ma nuit de son sourire. J'ai décidé de me laisser habiter par son feu et sa joie. C'est une émotion difficile à traduire, dans l'ordre du silence amoureux. Attention! Cette femme enflamme ceux qui se laissent toucher par son amour. À trop la fréquenter, on s'expose à devenir incandescent, à brûler de tendresse pour les autres. Elle passe, veut être proche de tout et accessible à tous. N'est-ce pas son action dans la communion des saints

Cette proximité avec Thérèse m'amena à écrire sur sa , d'autant plus que je revenais d'un pèlerinage à Lisieux. Je montrais, entre autres, donc . C'est plus fort que moi. Et mon épouse n'est pas jalouse. Elle préfère me voir avec elle plutôt qu'avec une autre.

Quelques mois plus tard, Thérèse était Mais

C'est ce que nous révélait ses manuscrits autobiographiques, accessibles intégralement depuis 1956. Mais l'histoire de l'âme avait déjà jeté ses clichés. En voici quelques-uns.

s publications imprévues à mon agenda d'écritureient

Jacques GAUTHIER, Anne Sigier, 1997, p 105-106.

Jacques GAUTHIER, Anne Sigier, 1997, p 105-106.

, l'écriture comme prière Il est difficile de confiner Thérèse de Lisieux à un objet d'étude, de cerner son désert avec des grilles d'analyses réductrices. Le cœur a ses raisons, n'est-ce pas! La rencontrer sur son chemin, c'est changer de route pour emprunter sa petite voie toute droite, mais combien exigeante, où l'on passe de la tête au cœur. C'est là que se situe sa poésie du divin.

Cntelle "JcJqJJÄJÑJéJèJøJ¥JµJðJªJ°JÀJÃJfJ‡JÛKKK\$K)

K8KPKVKWKXKoKáK"KÆK≤K≥K≈KΔKÍKÎLLLLLLLLLLQL^LfLjL~L§L•L≤L≥LµL»L‘LfMM

MMMMLMWMsMtMuMzMMÖMßM∞MÄMÕM&MÂMÊMÁM~NNNNNUNrNsNtNuNzN}NìNîNïNñN¥NΣN°N;N-`

JcN-NÔN•00 000000;OWO60À0Ã0, Ppppppp)P+P4P5P6P7P8P9P:PLP\_PaPjPkPlPöPφP





©t "t.

©

"t.

©t

"t.

©t

"t.

©t de la raison raisonnée ne suffit pas, il faut une approche cordiale, intérieure, aimante, c'est-à-dire une intelligence du cœur. C'est de cette approche amicale que sont nés mes deux livres sur la vie, la spiritualité et la théologie de celle qui est maintenant reconnue «docteur de l'Église».

et ce. Elle expérimentaient Jean-Paul II Faire une œuvre d'amour Thérèse écrivant le récit de sa vie Avant de voir, en tant que rapport à l'écriture, discernons toute attention que j'apporte à Thérèse intrigue mon entourage Le projet des manuscrits de moins en moins C'est que l, témoignant ainsi

Que voulez-vous, le Le premier livre,., je reprends les grandes étapes de sa vie en prenant'elleait Le deuxième, 156 p., est un essai où je dégage huit attitudes intérieures de sa spiritualité et cinq caractéristiques de sa théologie (spirituelle, pratique, narrative, existentielle, espérante). L'objectif est de comprendre son message de l'intérieur pour mieux le vivre.

de Lisieux . Je préconise ö`çgß\$× Øcøc≈cΔc”cficÈcÍdhhh&h0h4h<h \hÉhúh\$h-h0h`i

iii'i(i)i\*i.i.0i4i5i6iEiQihiiijiqiáiöi...jjjjj j2j=j0jPjQjRjFjgjhjijzj{j|j}j}j °j¶j™j±jðjπj≈jΔj«jæj-jþj·j,,jÈkk~kêk@kΣkÁkÕkÆkæk/kËkÈkÍnnnnnnn%n1`i`

@acomme je l'ai fait dans sss, publiés à l'occasion du centenaire de sa mort en 1997, de son entrée dans la vie universitaire de Lisieux personne, d'autant plus qu'elle est maintenant reconnue . elleétait «docteur de l'Église» ceux

Alors que je me préparais pour un pèlerinage à Lisieux, pourquoi répondisJ, de son Poïen, , qui se résume à un acte fut

La poétique du divin chez Thérèse se situe à la limite du langage. C'est d'abord un acte amoureux envers Jésus dont elle est totalement éprise et qui déborde sur les personnes qui l'entourent. C'est ensuite une tentative de dire cette expérience d'amour, malgré . s'en ouvre Cdouble aspect d'une poétique du «faire» et du «dire» se retrouve dansThérèse. Cette Examinonsd'abord du «dire» thérésien, contenu sesManuscrits, avant de jeter un coup d'oeil suru «faire» une qu'est sa vie.

sujetllusion Comme toute personne, elle est son esprit d'enfance e révéler

ses secrets

L pour connaître a personne humaine créée pour se donner. I en plus qui s'exprime aussi par  
o2o7o8o9o=o>o?oEo0oToXoYoZo]o^oáofofos@o∞o]oζo...oËoËoÍoÏpp p!p'p.p/  
p=p>pDpVp]pfpqphprpsptp{pÅpàp@p`p¥pπp∫p∫p...p pæp“p/pÅpÓpÔp~p`p,qqqqq)  
q7qFqGqHqIqJqKqP...@d la poésie, le symbole, l'art en général. avec Thérèse, surtout depuis la publication de - elle le 30 septembre , - Elle reste t en mai 1997 Surpris, jTu as raison. ,Thérèse son message, sa poétique, un peu partout dans ses écrits, mais surtout ses. expérimente l qui lui permet de construire du sens. Elle et à un horizon de désir. Nous examinerons d'abord l puis , l'Thérèse n'a pas voulu faire une œuvre littéraire. Elle a écrit par obéissance, à la demande de ses sœurs, au gré des événements. Stextes qui pistolaire qu'aux notes intimes. Tel est le projet des Manuscrits autobiographiques.

s limites de l'écriture empruntant

de Thérèse dans ses trois livres , -1998). Selon lui, i

partout dans ses écrits, lindissociable de d'amour De l'Histoire d'une âme aux Manuscrits autobiographiques Elle le dit à lorsque celle-ci lui demande de continuer le récit de sa vie Que ce soit un poème, une lettre, une pièce de théâtre, un souvenir de sa vie, eau gré des événements, à la demande de ses sœurs, leurL

vingt-deux qPqWqVqWqZq{qÑqãqâq° qf qf qS q≥ q¥ qΔ qÀ qÃ qfi qÁ qË q` tt  
ttt(t)tUtWt^tntrtstttâtítfttSt´ t]t≈tÃtÍtÚtÙtÙt^t`uu1uMu]ueufugulupu]u°u  
£uŸu•uúUú`u`u`vvv6vRvSvTvUv]vmvwwxvyvzv{v|vùvûv†v¶v¥vμvδv-v-v.vËvÓ`ùÚÓù@  
J

@^ Elle veuter dans sa vie

avant de mourir de tuberculose, lui Thérèse écrit le Manuscrit C dans l'urgence de la maladie. l'Histoire d'une âme. Elle arrache au passé ce qui éclaire son présent. Elle sait qu'elle en perdra peut-être le souvenir devant la mort imminente. Aussi attrape-t-elle au vol lqui lui restent pour dire les sentiments présents concernant sa «petite voie» de confiance, , sa foi en la prière, son espérance en la miséricorde divine.

l'écrit du mieux qu'elle peut : Nous voyons bien maintenant que avec tout ce que cela implique : plan précis, recherche de style, mots choisis ElleE

Thérèse n'a rien publié de son vivant, ses écrits sont donc des œuvres posthumes. Elle n'a pas retravaillé ses manuscrits comme le ferait un auteur pour en faire un livre. L'idée même d'écrire un livre, ou un traité spirituel bien structuré, ne lui a probablement pas effleuré l'esprit. Elle jamais donc



Ⓜ

"t,

Ⓜ2, comme en témoignent ses Manuscrits autobiographiques  
iste.

livreil y a

textes ne lui a s dans près de huit cents pages trois

Un soir d'hiver, lors d'une récréation, Thérèse racontait à ses sœurs des souvenirs d'enfance. Marie du Sacré-Cœur, sa sœur aînée, demanda à Pauline, autre sœur de Thérèse et prieure sous le nom d'Agnès de Jésus, d'exiger de Thérèse qu'elle écrive ses souvenirs d'enfance, ce qui deviendra le le Manuscrit A (1895). Le Manuscrit B (septembre 1896) est un dialogue mystique avec Jésus à la demande encore de sa sœur Marie du Sacré-Coeur qui veut avoir des précisions sur sa «petite doctrine». Le Manuscrit C, écrit l'année même de sa mort, alors qu'elle était à l'infirmerie, est une demande de la prieure mère Marie de Gonzague, suite au souhait de mère Agnès de voir sa sœur continuer l'histoire de sa vie religieuse, esquissée à la fin du Manuscrit A. it l' en 476 pages. Des extraits de lettres, de poèmes, de prières et des dernières paroles de Thérèse s'ajoutent aux trois manuscrits. Le livre est complètement récrit par mère Agnès qui effectue voir Longchamp

L. L ont longtemps boudé Thérèse à cause surtout des clichés qui se dégageaient de l'. Et les clichés ont la vie dure.

relate Cependant, Six n'accorde aucun crédit aux c malade Mais, ...  
C'est

Ses écritsdonc . probablement

L'équipe dite de l'Édition du Centenaire a travaillé pendant vingt-quatre ans pour la publication de l'édition critique des œuvres de Thérèse. Cette édition donne

%āZāēāfāqārāsātāyāōā`ā`ā9ā:āIāJāKāLāNāOāPālātā|ā~āāóāôāùāúāüā  
°ā-ā√āfā≈āĀā'āĒāĪā~ā`ççç

ç

ç

ççççççç!ç&ç(ç5ç6çBçCç^çaçjçrç/çfç≈ç'çÿêê0êzêĀê/êflê`ë0ëPë\_ë{ë|ë}  
ë~ëëĀëç, ---Ú-

@

J@` les écrits et les dernières paroles de Thérèse dans une répartition fragmentée : manuscrits, lettres, poésies, récréations pieuses, prières, derniers entretiens. Jean-François Six privilégie une approche chronologique des textes de Thérèse écrits de sa main, - il élimine donc les Derniers entretiens -, afin de mieux saisir son évolution spirituelle dans le quotidien de la vie.

du Centenaire (1971-1988) ésiens (Grand Prix Cardinal Grente de l'Académie française 1989) fut revue et complétée sous le titre de «Nouvelle Édition du Centenaire» en huit volumes (Cerf/DDB, 1992). Cette édition critique fut reprise en un volume relié de 1600 p. sous le titre









a daigné m'accorder. Je me trouve à une époque de mon existence où je puis jeter un regard sur le passé» (Ms A, OC, 73). Cette époque de son existence est janvier 1895, elle a vingt-deux, dont sept années de vie carmélitaine. Son regard de contemplative s'est affiné au fil de ces années, «mon âme s'est mûrie dans le creuset des épreuves intérieures et extérieures» (Ms A, OC, 73). Elle peut donc jeter un regard sur son passé pour chanter à mère Agnès, qui, ne l'oublions pas est sa sœur Pauline qui remplaça sa mère, (Ms A, OC, 73),ant «C'est pour vous seule que je vais écrire l'histoire de la petite fleur cueillie par Jésus, aussi je vais parler avec abandon, sans m'inquiéter ni du style ni des nombreuses digressions que je vais faire» (Ms A, OC, 73).

Voilà! Le ton est donné. Elle jette un regard sur sa vie à travers le miroir des grâces reçues. C'est comme si Dieu se disait à travers elle, mieux encore, qu'elle écrivait une biographie de Dieu à partir des pensées que son action en elle lui inspire. Elle se voit comme Dieu la voit, avec amour. C'est son regard qu'elle veut mettre de l'avant, puisque sa vie n'a pas d'importance si elle ne renvoie pas à ce regard divin qui l'éclaire. À cinq ans, lorsqu'elle voit la mer pour la première fois à Trouville, elle écrit : «Je ne pouvais m'empêcher de la regarder sans cesse, sa majesté, le mugissement de ses flots, tout parlait à mon âme de la Grandeur et de la Puissance du Bon Dieu» (OC, 102-103). Un soir, alors qu'elle contemple un voilier auréolé par les feux du soleil couchant, elle veut rester dans ce sillon d'or, c'est-à-dire se laisser illuminer par le visage de Jésus: "Près de Pauline, je pris la résolution de ne jamais éloigner mon âme du regard de Jésus" (OC, 103).

Elle écrit son Manuscrit A à la lumière de ce regard. Elle écrit en témoin, avec les yeux, relevant les regards divins qui libèrent sa vie, son histoire sainte, un peu ca pu écrirea vusa libération. Elle ne cesse de rendre grâce, car elle regarde tout ce qui lui est arrivé comme une grâce qui l'a uni à Jésus, la rendant gracieuse à ses yeux. «Je regarde comme une grande grâce» revient comme un liemotiv dans son récit, surtout lorsqu'il s'agit d'épreuves (Ms A, OC, 109, 120, 130).

... Dans les petits travaux de couture, borderies et autres, je réussissais bien, il est vrai, au gré de mes maîtresses, mais la façon gauche et maladroite dont je tenais mon ouvrage justifiait l'opinion peu avantageuse qu'on avait de moi. Je regarde cela comme une grâce, le Bon Dieu voulant mon cœur pour Lui seul. (Ms A, Aujourdhui, on dirait que ce sont des récits de vie. Elle nousson âme dans un récit imagé comme si elle nous parlaitson époque diffère de la nôtre. r sens intime et Céleste» (Ms A Les manuscrits B et C seront une autre tentative de «traduire en langage de la terre» sa «petite voie» libérer le désir profond qui la fait vivre, deen chantant, si bien le Manuscrit B. une femme de désir,

Thérèse a conscience que est divinns mon âme» (LT 106, OC, 410).

Œuvres complètes. Les mots en italiques sont ceux soulignés par Thérèse. p.















amour, sa soif de révéler l'amour divin par des mots libres qui jaillissent naturellement de son cœur comme une source, une flamme, un regard.

Saint IRÉNÉE Le succès de mes deux livres précédents sur Thérèse m'autorise à qui me semble la plus apte à comprendre son écriture du cœur de l'Enfant-Jésus

et examinerons d'abord le qui s'exprime dans (Ms A) (Ms B) et (Ms C), puis nous la gracieuse à ses yeux. L'oeil écrit ce que son âme voit : Alençon, sa mère, son père, ses sœurs, les Buissonnets, l'abbaye des bénédictines, la grâce de Noël, le voyage de Rome, l'entrée au carmel, les premières années de la vie religieuse. «En écrivant, c'est à Jésus que je parle, cela m'est plus facile pour exprimer mes pensées... Ce qui, hélas! n'empêche pas qu'elles soient bien mal exprimées! (Ms B, OC, 221). Cette science d'amour est testée dans sa vie par où e, . a les pieds de ses disciples: «, comme moi j'ai fait pour vous» Thérèse e morale :

. Thérèse aurait repris cette phrase, pour qui tout est œuvre d'amour. D'abord sa vie, qui est un «faire» d'amour, puis son écriture du cœur, qui est un «dire» des signes de l'amour. Avec elle, l Il est chemin vers le Père et blessure du mystère dans la nuit du monde. Sa vie et ses écrits, à la suite de Jésus, produisent du sens, créent la communion, fondent la communauté nouvelle, inspirent la paix, changent la vie. Ils attestent que

fant-Jésus, docteur de l'Église... GROB, LA TOUR DU PIN, Paris, Gallimard, 1981, Voir made Patrice de La Tour du Pin : , -Montréal, Médiaspaul-Paulines, ui permet de construire du sens : «Je ne sais pas si j'ai pu écrire dix lignes sans être dérangée, cela ne devrait pas me faire rire, ni m'amuser, cependant pour l'amour du Bon Dieu et de mes sœurs (si charitables envers moi) je tâche d'avoir l'air contente et surtout de l'être» (Ms B, OC, 257).

fant-Jésus, docteur de l'Église... GROB, LA TOUR DU PIN, ø ≈ o x  
ñ ß π ∫ ° æ - -  
“ ” Á Ó - ∨

#  
G  
H  
Q

‘  
Æ  
Ø

∞  
±  
Ω  
≈  
  
-  
-  
,  
<  
fl  
‡  
À  
Á  
Ë  
Í  
  
)  
\*  
2  
3  
4  
<  
=  
>  
?  
F  
a  
c  
l  
q  
t  
Ç  
ã  
í  
ì  
¶  
Æ  
∞  
...  
  
À  
>  
Í  
Û  
Ù

4  
J  
P  
Q  
^  
t  
u  
  
â  
ç  
è  
ù  
û  
f  
•  
≥  
°  
Ω  
‡  
İ° 1

a  
î  
û  
ù  
l  
^  
~  
-  
v

'#12JKLSrtîS™Ωæøfi·,Ë^~!@BbμδΣ÷ÿ/‡óô /1QZ[hluù17:Ww♣, " @Í?  
FKnosxí™'ø¿ifΔ»-ÿ, .....  
@

@a Paris, Gallimard, 1981, Voir made Patrice de La Tour du Pin : , -  
Montréal, Médiaspaul-Paulines, «je ne veux pas en écrire plus long, je  
craindrais de blasphémer» (Ms C, OC, 232),  
fant-Jésus, docteur de l'Église... GROB, LA TOUR DU PIN, Paris, Gallimard,  
1981, Voir made Patrice de La Tour du Pin : , -Montréal, Médiaspaul-  
Paulines, finitude la maladie et les limites de son de ce 9 juin 1897,  
elle écrit à : «Je le fais par obéissance cela me suffit et je  
n'éprouverais aucune peine si vous le brûliez sous mes yeux avant de  
l'avoir lu» (Ms C, OC, 279).qu'esttes sur la charité fraternelle, divine,

«je suis tout étonnée de ce que je viens d'écrire, car je n'en avais pas l'intention, puisque c'est écrit il faut que ça reste» (Ms C, OC, 283). lutte la plume à la main » (Ms B, OC, 257). Note la manière d'écrire de sa sœur, confiant à mère Agnès : «C'est bien facile d'écrire de belles choses sur la souffrance, mais d'écrire ce n'est rien, rien ! Il faut y être pour savoir!» (DE, OC, 1137). Cinq jours avant sa mort, elle peut dire : «Je sens bien maintenant que ce que j'ai dit et écrit est vrai sur tout» (DE, OC, 1137). Elle teste cette en partant du réel quotidien, en utilisant la «science d'Amour» de ce Dieu Balthasar souligne avec justesse : Thérèse «fait par C (Jn 13, 15). de Jésus elle aime, «l'inventeur de l'œuvre d'amour», selon l'expression du pasteur Francis Grob inventeur de l'œuvre d'amour.

Jésus, mon Bien-Aimé, je ne sais pas quand mon exil finira... plus d'un soir doit me voir encore chanter dans l'exil vos miséricordes, mais enfin, pour moi aussi viendra le dernier soir ; alors je voudrais vous dire, ô mon Dieu : «Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée à faire ; j'ai fait connaître votre nom à ceux que vous m'avez donnés : ils étaient à vous, et vous me les avez donnés» (Ms C, OC, 281).

Hans Urs von BALTHASAR, Paris, Médiaspaul, 1996, GROB, Faire l'œuvre de Dieu. Paris, Gallimard, circonstances sans scrupulerien n'est inparaissent

\$/  
\$-OXYZfow{ö'MN^\_xiô±≤≈Δ“fII^ ;BFGPQVm{ÄÄâ£Ø≤≥∂}... ÒÙÚ\*+28;JUh|É£'Σ-√fΔ«Ö-ÁÎ  
& ' + , 8~Û~~Ó  
@@

^dont plusieursont de Jésus es petites choses du quotidien,suisque dire le poète plus qu'au journal intime, pour ses sœursellesfpresent. On veut avoir le plus d'informationsontédest surtout le soir, décédée alors qu'elle avait quatre ans , et des symboles et à des événementsSous son regard, l Thérèse. Elleève Souvenons-nousaujourd'hui. Elle est aussi l'elle fera comprendre lorsqu'e Dieu (théologie spirituelle). bibliquelui qui est son modèle, e, ,a vécupar dans la nuit du mondepar dans la blessure du mystère Thérèseregard, désir de Jésus, joie de l'Esprit au cœur de notre finitude

, écrivaitintuition du poète (Ms A) (Ms B) (Ms C) exprimé dans ses Manuscrits autobiographiquesoù nous retrouvons»jaillitdeun an après la mort de Thérèse, , sur des cahiers de deux sous. à l'infini du désir divin. Son écriture serrée, sans marge, montre que l Elle utilise toutes les lignes par souci de pauvreté et par habitude. S : Cela semble bien facile, pourtant l'écriture de ce manuscrit, comme les deux précédents,{ 8 Q R S ] o v } Ñ Ö Ü í ó ≥ μ f ≈ Ã (É Ó!!)!\*-!7!=!J!K!Q!W!X! d!n!â!ú!ù!ü!ü!†!‡!£!‡!,\$\$\$

\$'\$. \$Z\$b\$g\$t\$w\$x\$ç\$ö\$ä\$ñ\$ø\$«\$»\$Ã\$“\$”\$. \$, \$0%%%  
%%&%4%5%V%W%X%Z%d%l%w%x%õ%ú%ù%†%€%È%È%`%~&/&0&1&7&I, -Ú,  
@

J@` relève plus d'une épreuve consumatrice qu'une simple histoire à raconter. Cette écriture au «je» jaillit de l'amour et témoigne d'un «tu». Elle exige de la part du lecteur un investissement amoureux qui permet la rencontre du «je» thérésien et du «tu» divin. Thérèse qui lui résistent dans l'interprétation de sa vision de l'amour en action.

. Étonnante carrière d'un livre qui fera connaître Thérèse au monde, sinon elle serait restée inconnue, tant elle n'a rien fait d'extraordinaire de son vivant, contrairement aux autres saints et docteurs de l'Église. de l'Histoire d'une âme Le 19 mars 1897, elle écrit au père Roulland : «Puisque vous prenez exemple sur moi pour m'écrire sur toutes les lignes, je ne veux pas perdre cette bonne habitude qui cependant rend ma vilaine écriture encore plus difficile à déchiffrer... Ah! quand donc n'aurons-nous plus besoin d'encre et de papier pour nous communiquer nos pensées?» (LT 221, OC, 577). Toujours cette tension chez Thérèse entre le «dire» des pensées et le «faire» de sa vie, et pourtant c'est à cause de ce «dire» que sa vie traversera les siècles.

Les cahiers de deux sous qui ont servi pour le Ms A portent d'ailleurs la mention «cahier d'obéissance». surtout le soir, assise sur un petit banc de tenant sur les genoux précise utel, le père, Toute l devient signe, livre l'histoire de à la lumière d'un amour miséricordieux qui l'a toujours précédé. Son prend ainsi une valeur universelle en contant <KnFØ ±æhfÿ \*!T'ç\*,1A>bBeJcN-VÛZßcø&I&J&K&Ï' '?ú'ù'ù'±'...'÷'Ê'Ú'~( (1(2(4(5(T(U(V(Z(n(o(Ñ(ë(i(ù(®(ø(€(- (fi(‰(Í(Î(Ï(Ì(Ù(ι(˘(˘)) ))))!)0)1)6)E)R)S)á)ä)≈)∞)Π, ,0,Ä,à,â,ä,ë,ù,§,¶,Ø,-,Ï-"-@-H-I-T-U-V-{-}-¶-Δ- .".Ó.Ô// / /"/0/1/B/I`Ù`

@ J`ce dont elle se souvient dans un langage qu'elle veut le plus près de l'amour. le regard confiant de l'enfant, malgré quelques naïvetés. écrit , d'un trait rapide, sans plan, terminant ses phrases avec de nombreux points de suspension, comme si elle voulait prolonger l'élan de ses désirs. Cette écriture du coeur lui déployer«des sommets»ours auparavant la rédaction du Ms C, , cherchant son inspiration dans l'Évangile qui lui donne la force d'écrire : «Si les paroles mêmes de Jésus ne me servaient pas d'appui je serais tentée de vous demander grâce et de laisser la plume... Mais non, il faut que je continue par obéissance ce que j'ai commencé par obéissance» (Ms C, OC, 259). Cette obéissance la détache de son manuscrit, avouant à sa prieure J La carmélite malade l'emporte sur la forme d'un miséricordieux u Fils ressuscité liberté

entendree direexprimerLa vie de Thérèse (faire) est parole (dire). e sa, sa vie et son écriture,nous permet d'+´.u1#38(:- <`?/I/J/V/W/X/Y/e/p/q/r/z/Ä/à/ô/°/"/>≥/¥/µ/π/“/

‡22\$2&2'2+2.272<2>2N2U2V2W22Ö2ï2@2™2≤2≥2¥2ª2°2æ2-2«2»2“2”2>3

33/3r3t3Ö3Û3ê3§3f3Δ3«3æ3ı3'3,44+4?4\_4y44Ä4ô4ü4≥4¥4≈4-

4ÿ4~4^4"555#5A5B5p55ù5ü5°5µ5¿`ÙÙÙ@

@

J'entrer en relation avec l'indicible qu'est sa parole d'amour. de cette parole verrons Montaigne avait prévenu au début de ses Essais qu'il était lui-même la matière de son livre. Thérèse l'est aussi à sa façon en donnant un visage à son âme, à son histoire. Elle jetteen elle, de ses traces dans sa vieécrit avec des images qui sont presque des plans cinématographiques, des symboles qui Cl'oiseau, Son oeil carmélitain, fait pour s'envoler,péniblement son cœur, comme si tout son corps n'était que désir, se laissant emporter par le sang de son langage, donc à l'espéranceas une plaisanterie de sa part. ait me donner» (Ms C, OC, 277). Le désir devient ainsi la voie de l'accomplissement, de la possession. Toutefois, dans une lettre du 17 septembre 1896, elle fait cette mise au point à sa marraine, la destinataire du Ms B, qui se demande si elle peut aimer Dieu autant que sa sœur cadette, n'ayant pas les mêmes désirs : «Ces désirs sont une consolation, que Jésus accorde parfois aux âmes faibles comme la mienne... Plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations ce cet Amour consumant et transformant» (LT 197, OC, 552-553). Thérèse suit ses intuitions à la trace sur les sentiers de la joie. Aussi son écriture devient-il prière, ce langage du désir par excellence qui lui donne la légèreté de l'amour, la passion de l'invisible. Plus elle parle à Jésus, plus elle se sent légère dans une sorte de liturgie cosmique. Elle écoute sa voix intérieure

est qui puise sa sève dans saint Paul, la nuit de la foi,Elle puise sa sève dans le deuil de son espérance, le vide du ciel.

Même s'il n'y a pas dans ses écrits, l en tant que présence au monde plus que son corpsla trame narrative de Elle n'existe que dans ce regard de l'Autre qui vit à travers son regard. par,presqu'en. Ses images Elles prennent valeur de symboles, issus de son expérience et de la Bible, renvoyant À ses yeux, test, puisqu'elle construit son monde, sa poétique, par cette faculté d'imagination =‡/-â•â•≈B@5;6\6â6ç6ö6@6≥6æ6İ6Ó6Ú6~6-777>7?

7[7â7@7∞7≤7Σ7æ7¿7-7-7“7’7/7Ì7~8

808P8Z8\8\_8c8s8v8ß8Ω8-8f8À8æ8Ë999

9

9999 9!999B9C9D9Q9[9u9v9É9Û9à9ß9µ9ð9’9÷<<ñ<ó<ò<ô<π<¿</<€<Í=

==!="=,=0=: =B=F=0=f=q=w=~`Û

J

@`qui est le «laboratoire où se constituent les symboles dont l'homme se servira pour dire son expérience de Dieu et la connaissance qu'il peut en

avoir»des images qui touchent les cœursévitantson désert de l'âme, cette dans ses veinesulose sont manifestes : fièvre, l'absence de Dieu, cielcdont elle tire un hymne vibrant à l'espérance à la limite du silence de l'abîme. Ellecherche'êtré, les éclats de vie u Ms C, d'une vision positive de la limite en tant que plénitude de la liberté. pareil ressent une ce à interpréteravec des mots Sa pratique del' porte son critère de vérité. Editchaque situation était une occasionde concevoirl'

mettra véritablement Thérèse au monde, Pierre-André BURTON, «Le Verbe est même descendu jusqu'à notre imagination», (Saint Bernard, De aquaeductu, 10), Collectanea Cisterciensia, 59, 1997, p. 148.

mettra véritablement Thérèse au monde, Pierre-André BURTON, «Le Verbe est même descendu jusqu'à notre imagination», (Saint Bernard, BD°Té€=, \$@~≈ñ=ó=ù=-=Ö=€=<=É=Á=Ó=1= ' = ° = "> >>&>(>G>J>a>e>m>o>y>{>|>Ñ>§>●>¶>1>^?????1?D?E?F?G?H?P?p?q?r?j?-?E? æBBBBB.BABBBCBWBYYB]B^BfBgBhB@B≈B(EB'B÷B◇B>BfBÁBÒBÚBÛB`CC'C.C/C5C6C? CBCGCHCJCZC[CbCiCp`~`~`Û`~` @@

B` De aquaeductu, 10), Collectanea Cisterciensia, 59, 1997, p. 148.

aventure spirituelle, tant d'amour Cn'est-il pas un mystère pour lui-même et les autres? Et lorsqu'iln'emporte-t-il pas avec lui qui reste caché? cernerqu'est la personne . J'ai préconisé cdans mes deux livres précédents sur Thérèse Mais c alors qu'. Selle l ; «parole de Dieu» disaitPie XI en 1923 : «Que veut nous dire la "petite Thérèse" qui s'est faite, elle aussi, une parole de Dieu»?

~ ~  
~ ~ Ä`~`MÄ`~`f?F?G?HBBBCB◇CæF9F@FAFBI...I OÒQ«Q»U●UÏUÌXÍY;Y<YsYfY≈Y-]Ïbbzb -bÛCÁcËcÈcÍglgÙh“ÙÒÈÈ<-f¶-Ô≥≥Ô`¶Ô≥≥ÔüüÔüü<ÔöÔüççàÉ|Ôobb "t,

Ⓜ†  
"t,  
Ⓜ†^"t  
"E"t  
"t

ˆ  
Ⓜ†^"E^"f^"f^  
"t,  
†  
"t,  
†



"t,

‡

"t,

@‡^"^^

"t,

@‡Comme toute personne, Thérèse est unique et différente.E  
donc

Voir *Toi, l'amour* ., qui JEAN-PAUL II, *La science de l'amour divin*, Paris, Cerf/Centurion, 1998, p. 31-32 Ce petit livre contient la lettre apostolique de Jean-Paul II «Divini Amoris Scientia» et les textes officiels pour la proclamation du doctorat de Thérèse, précédés d'une brève histoire de ce doctorat par Mgr Guy Gaucher. Il n'aura fallu que soixante-cinq ans, après la demande officielle du père Desbuquois en 1932, pour que ce titre lui soit accordé. La Positio de 978 pages, justifiant la demande de doctorat de Thérèse, sera rédigée par douze spécialistes à partir de mars 1997, puis eexperts Le 24 août, lors des Journées mondiales de la jeunesse à Paris, Jean-Paul II annonça devant plus d'un million de jeunes sa décision de proclamer cette «sainte jeune» docteur de l'Église le dimanche des Missions. Elle JEAN-PAUL II, *La science de l'amour divin*, Paris, Cerf/Centurion, 1998, p. 66.

, après la Bible. Thérèse puise cette parole chez Marguerite-Marie Alacoque. 'Amour, ou dans *La science de l'amour divin*, Cerf/Centurion, 1998no 4no 7no 11à ce qui est là, donné et offert, exception faite de deux poèmes qui furent composés par nécessité intérieure : «Vivre d'amour» (PN 17, OC, 667-670) et «Pourquoi je t'aime, ô Marie» (PN 54, OC, 750-756).es textes , l'intimité avec, écrit en juin 1897 qui servira à. Thérèse va honorer toutes ces requêtes, qui servent de prétextes à l'écriture, avec beaucoup de générosité, apportant un sens nouveau CpCöC CÀCÆC-FF7F8F:F? F@FABFGFUF[F\FjFÖF`F∞FðF≈FÏGGG2G@GGGIGUGhGLGmGnGvGëG±H HHHHHH@HAHbHyHéHïHñHùHûH´H±H≤H°HΔH•HÚIWI[IpIrIsIwIxIyIzIàIfIfI...I IÀI<I %IÈI~I°JJJJJ'JBjCJDjXj\j`JeJöJàJü`ùùùùùù`ùù@

@

J`que nul n'avait prévu. Le, écrit en laissant ouvert le regard sans le retenir dans le discours. Cettelui donne de contersa «petite voie» d'enfance et de joieS qui lui donne son amour,, perçue comme une joie.. N'est-ce pas ce qui est en jeu dans la littérature en tant qu'exploration de tout l'humain, exigence de saisir l'impossible, attente et veille de l'être aimé dans la nuit, expérience des limites et de la prièrefondamentale d'écriture lThérèseDépossédée de tout, e sa grandeur, soit

comme unenaissance, une une, une respiration, une-cinq ans de prière parallèle Lire Gérard BAILHACHE, «L'écriture, l'expérience», Études, février 1993, p. 235. «Tous les mots s'avèrent impuissants : aucun ne peut

satisfaire à l'exigence que recèle l'attente. La totalité du monde est un mur qui n'a d'ouverture, de fenêtre, que par l'autre être, notamment l'être aimé. L'écriture est ainsi accès à la vérité de soi dans la réalité du monde : naissance, révélation».

mère Agnès et à , non au public, :mnü†JüJ™J∞J%J~J`KK/KØK:KKK`KnKoKèKóKùKŞK ±K€K>KÊKÈKÓKÔK~NNNNNNNNN#N7N9NINPNVhNlNqN{NâNïN†N°N∞NªN”N’N,0 00(000Q0ZO [OeOtOÄOðO0000ðO;O~O...OfiO•O00`P P P!P@PAPBPCPHPXPvPIPIPIQcQÁQ`QΔQ«Q»Q“QÿQ/`ÙÙÙ@

J @` les nombreux détails enfantins : «L Thérèse devient lectrice de son enfance en l'écrivant. Elle fait son monde en proposant des faits, en donnant sa version des choses qui est la plus plausible. Mais la réalité comprend aussi sa part de fiction dès qu'elle est écrite, la fiction étant «cette élaboration continue d'un récit qui nous fonde dans le monde, qui nous permet de l'appréhender, d'y répondre et d'en répondre

Suzanne JACOB, La bulle d'encre, Montréal, PUM/Boréal, 1997, p. 39.

même s'. Dieu`Q/QÁQÈTTT T"#T\$T%T,TZTeToTáTìTïT†T0T±TπT~T...TÀT”T`T>T „TıT^T`UUU UUUU£UŞU•U¶UßUΣU«UİUÛUÙU^U`XXXXX.X6X7XKXSXTXWxaXdXlXrXyXáXâXèXñXúXùXûXŞXTMX`XµXðXπXªX”XðX<X>XÈXÍXÒXÙXıX^YYY;Y<YXY]YrYs`ÙÙÙ`ÙÙ@

J @`petits souvenirs d'enfance et dans sa cellule, tenant Son projet est clairchanter : événements partout en Ms A, traduit avec des mots Ms A est se veut désire Cde son temps paraissent IlsntAprès la lecture du Ms AMs BMs B et un texte le pape... Suzanne JACOB, La bulle d'encre, Montréal, PUM/Boréal, 1997, p. 39.

, avec l'aide de saint Paul, Ms B, une nuit intérieure le pape... Suzanne JACOB, La bulle d'encre, Montréal, PUM/Boréal, 1997, p. 39.

de l'esprit abandon,S à l'impuissance de l'écriture,

hYsYzY}Y~YYèYüYfY≈Y-Y-YÿY/Y`\\ \ \\*.\.1\B\F\R\T\\h|i|m|x\Ç|É|â|ê|ë|ø|£|≤|≥|µ|ø|...|E|<|<|^`]]] ]]]"]#]%)']]]],]5]7]D]X]Z][q]]ñ]ò]ô]ö]ú]ù]û]≠]£]Ω]œ]ø]≈]Ã]‘]€].]İ]İ]`-^^^ ^+^B^D^I^\_^{`~ÛÛÛÛÛÛÛ





"t@ "t@t  
@ "t@t@t@ "t@t@t  
@@t  
<KnF0±æhfš,\*!T'ç\*,1A>bBeJcN-VÙZßcøn1qPv0}iä{ëçò/û%šX' l≤šΣ≤j'Ã"r<û%{ËiÛ\$'ç-  
O  
Ï 8&I/I5ç~CpJüQ/Ys^{b-h6n"ÄÄÇÉÑÖÜíñôöçf©™Æ≤ðπ°ø-« -"øÿ/,,%ÎÏÒì^°~  
&)+-025#f0ÿvÛì°ô÷lçf4t^/}î≥Ó°6?Fh"n-áàääääçèú≥/Ä"6ñóçHH/\*·.~,,GC  
C,8HH/\*0dfæF0LÛ´f=‡/-â•â•≈B@H  
-:PLP 2.33

ChicagoNew YorkGenevaMonacoPalatinoTimes HelveticaCourierSymbolñZapf  
Calligraphicó

Swiss NarrowÄPhPhÄÄPh(>'

>)h•

"^DJ0~±N

S

N

S

‘  
DJ0“EDJO“E“EdDJ0“E=ÄDJ0“E=ÄDEJOÖç9;JUzbúüü†≥“øÿÿ,ÁËÏ- &,-.8;=HIM\]  
^\_adejstÄàìòüš“°Ωα‘÷/€fÛÛ#,08XÄóôš≠¶-√f≈ΔÁË^

\*BYyêëïïöö“≠»>ÍÔÏÏÏÓ01=OQYku}âäèëïüüß@ΩæøΔ...ÄE“’øÛì^00Y\\_koÛàç

´“≠ø∞ÄÄ<‡,~"#'-.;=I\uvwÄääô“Æø∞ E F G H I g  
h ä ç é ô ç ¶ ¶  
π α ° - ÿ

6

:

;

G

Z

^

-

f

g

h

t

{

í

ï

ö

ö  
ú  
†  
°  
®  
©  
£  
Π  
Ω  
ı  
¬  
fl  
,  
E  
F  
G  
H  
J  
j  
n  
v  
~  
Ü  
è  
£  
Ø  
∞  
≥  
⌘  
Ê  
İ  
Û  
Ù

"  
+  
<  
H  
P  
d  
e  
f











¥Ä/Ä/ Ä/Ä/Ä/; Ä/ <Ä/ = Ä/FÄ/ ] Ä/nÄ00ÄâYÄ/ oLµÄ^¥E^YÄ≠7Ä, äÄ, ìÄ, ùÄc@Ä, ±Ä, -  
Ä, ÌÄ3«Ä3œÄ3ıÄ3 Ä3 Ä4Ä- "ÄÑ/ÄÄ/pÄÑΣÄ-@ÄÑøÄ/™ÄÖÄÄ/ "ÄX"ÄÖ~ÄCEÄ-HÄCEÄ-IÄCE, Ä-  
TÄEJCEKÄCE@ÄCEÄÄX>ÄCEÜÄœÄœÄœ7Äœ8Äœ9Äœ=ÄœDÄX <ÄœKÄX > ÄœsÄœtÄœöÄœ†Äœ¶ÄœßÄœ-ÄœÄÄ  
ÄœÜœÜÄ-xÄ÷Ä-fÄ‡ÄÈ(Ä!Ä!)Ä!\*Ä!-Ä!7Ä!=Ä!JÄ!KÄ!QÄœıÄ4+Ä-DÄ!WÄ!XÄ!dÄ!nÄ!âÄ!úÄ!  
ùÄ!ùÄ!üÄ-Ä!†Ä!‡Ä-âÄ-çÄ"IA"SÄcBÄ"ÍÄceÄ"±Äcf"Ä"≈ÄieÄ/Ä"9Ä  
, Ä .Ä4\_Ä4yÄ"gÄ"rÄcmÄÈ)Ä"ÉÄiıÄ"°Ä4Ä4ÄÄ4ôÄ4üÄ4≈Ä4-  
Ä4yÄ4-Ä4~ÄctÄ5Ä5Ä5#Ä5ÄÄ5BÄ5pÄ5üÄ5üÄ5°ÄnCEÄ60Ä6\6âÄimÄ6öÄinÄizÄiıÄiıÄiıÄiıÄ6@Ä6≈  
ÄN{ÄNâÄNıÄ6œÄN†Ä6yÄ6ÖÄ6ÜÄ6~Ä6-Ä7ÄN°Äc{ÄNØÄ7@Ä7[ÄN∞Ä7ıÄ7âÄ7@Ä7∞Ä7≤Ä7ΣÄ7œÄ7  
;Ä7-ÄÜ~ÄÜÄÄÜÇÄÜÆÄÜØÄÜÄÄÜÊÄ"~Ä"-Ä'Ä' "Ä'&Ä' -7-  
Ä'qÄ' äÄ' íÄ' ôÄÉÄ' fÄ/≈Ä' fÄ' -Ä' /ÄQÜÄ ∞ÄQıÄ ðÄQ~Ä ,Ä^/ÄY<Ä' fÄ  
ÎÄÖÄf≤ÄÄ  
xÄ^ .Ä  
äÄÈıÄ' ÎÄÈpÄ' ,ÄÈxÄÈyÄ' Ä'  
ÄÈôÄ'

Ä' !Ä' (ÄiçÄ' DÄi¶ÄiπÄi...ÄföÄföÄf•Ä' QÄ€Ä' WÄLΣÄ' hÄYXÄ' áÄLİÄ' çM...NyÄÈöÄÜÈÄY]  
ÄY≈ÄYqÄÈÖÄÈİÄÖÄÖÄÖ&ÄÖ@ÄÖÄÖJÄ: ÄÖ"ÄÖ"Äf»Äf"ÄffıÄfÈÄfÈÄfİÄgÄgÄÜÄ•ÄÖ/ÄgÄgÄg&Ä•CÄ  
•bÄ•cÄ•çÄ•êÄÜÄ•€Äg' Äg(ÄÖGÄÖ{ÄÜ9ÄgXÄ\  
Äi' Ä'Ä' \*ÄgcÄciÄ\7Ä\BÄ\FÄi <Ä\QÄ\RÄnÄ\\gkb1ÄzÄ-êÄz: ÄbÖÄz<Äb~Ä-óÄd?Ä-òÄdôÄhÄı d  
;ÄgıÄd-ÄgxÄ-sÄgêÄe†ÄgòÄe±Äg•Äe' Ä-ôÄfÄ-°gèÄ<İÄÈüÄÈµÄÄSÄÈðÄÈ  
;ÄÈ-ÄÈ/ÄÈfÄÈ≈ÄQÄÈ>ÄZÄ[Ä7~ÄhÄ=  
ÄiÄÈ,,ÄÈÄ8  
Ä=Ä8<Ä=!Ä8?Ä="Ä=, Ä=ØÄgıÄg°Äg;Än Äg;Ä8MÄiÄıÄıXÄÈk;Äz@ÄzFÄüÄzHÄzPÄ\ıÄz\Äz]  
Ä~«Ä- {Ä=0Ä=fÄ=qÄ-ıÄ=wÄ-ÜÄ-¶Ä-ΔÄ- ÄüÄ. "ÄüÄ. ÖÄCEÄzz. ÖÄzıÄzñÄ-flÄzÄzÜÄz, ÄN°Ä{Ä  
{Ä{Ä{Ä#Ä{+ÄxjÄ≈~Äx}Ä{, Ä{; Ä{ÄAgöÄgyÄ{]Ä{hÄ{iÄ{yÄ{ÜÄ  
{ÄüÄYÄ1ÄugÄgÄüeÄgÉÄgÄÄ' ôÄü"Äü"ÄbÄü~Ä7Ä: Äv#Ä{äÄ{üÄ{~ÄnÄ`ÄðÄ-È-ÈÄciÄc¶ÄcØÄ~  
Ä~Ä(áÄ\mÄÄ¥Ä Ä\xÄ\çÄ\ÉÄ\áÄ@Ä~JÄveÄ\éÄ\$KÄ\$ZÄ\$xÄ\$çÄ\$ÖÄ\$üÄ\$ñÄgÈÄ\$üÄgİÄ\$≠Ä  
\$ØÄ\$∞Ä\$«Ä\$»Ä\$ÄÄ\$"Ä\$"Ä\$.Ä\$, Ä\$ØgÜÄgÜÄg ÄhÄhÄh ÄhÄhÄhÄh#Äc' Äh6ÄhBÄ\≥Ä  
\µÄ=, Ä\øÄhPÄ\√ÄhWÄyGÄhYÄhuÄ\•Ä\^Ä]Ä]Ä]  
Ä]

Ä]ÄN"Ä]Ä]"Ä]#ÄÖÄÖ(ÄÖ0Ä]%)Ä02Ä0QÄ]'Ä0SÄ0ZÄ0[Ä])Ä0^Ä0eÄ], Ä0ÄÄ]  
5Ä0ÇÄhwÄ0ðÄ0@ÄhÉÄhÖÄ~oÄ0@Ä0ðÄ~zÄ0ıÄ~Äü¶ÄYÄü1ÄháÄ~àÄhòÄy)Ä0-Äh@Ä~ØÄ0™Ä~Ä]  
7Äo•Äh@ÄoÜÄ~YÄpTÄ~ÄÄpiÄ~İÄ{Δ{«Ä{...p÷Ä~İÄSòÄS"ÄnYÄS"ÄS‡ÄRÄ;Ä~ÜÄR#Ä'  
ÄTÄhÄÄTÄNÄ'  
ÄÜ{Ää≤ÄäøÄ' Ää÷ÄhðÄ4ÖÄ4;Äh≈Ä4÷ÄhΔÄ' 2h-Ä' 3ÄöÄ' EÄçÄ  
fÄŞÄ H≠Äf"ÄtŞÄ' ±Ä' Ä'œÄnÄ' ÄÄ'ıÄ(ÄÄ°ÄÄçÄÄŞÄÄ@ÄoZÄÄÄÄt' ÄÄfÄÄQÄÄÄÄt¶ÄÄÄÄÄÄÖÄ  
+öÄÄCEÄÄœÄÄ' ÄÄ/ÄÄ>ÄÄÄÄÄÈÄmÄÄİÄÜÄh"Ä  
ØÄoÄsÄxÄ  
µÄ  
ÖÄc/Ä™Ä[ðÄ:»Ä[πÄ: <Ä: Ä: "Ä;Ä  
‡Ä[ÖÄ;HÄc>NÄsÄ;yÄÉÄ;İÄ<.Ä<3Ä<CÄ<EÄ<NÄ<QÄ<ÜÄ<±ÄnÄtÄ>aÄ+ZÄÄ+fÄ>bÄ€Ä€!Ä€, Ä€ÄÄ€BÄ  
€RÄ€`Ä€gÄ€hÄ€tÄ€uÄ€ÄÄnnÄ€üÄ€•Ä€ßÄ€≤Ä€<Ä€İÄ€ ,Ä<Ä<Ä<Ä

ÄÄ' Ä  
ÄÄ<5Ä<[ÄkÄ~ÄŞÄÄ#Ä<{Ä<ÄÄ<áÄxÄ]XÄ≈Ä<üÄÜÄ' MÄ^2Ä>Ä' tÄ>&Ä' uÄ>(ÄÖÄ;Ä>GÄ Ä  
ÄfÄ-ÄÄÄ>2Ä>7Ä»Ä>CÄ>DÄ>SÄ>iÄ>oÄ>xÄ-Ä>yÄ>ÜÄ>¶Ä>πÄ>œÄ>«Ä>>Ä>flÄfi Äfi4Ä 2Äfi<Ä  
8ÄfiHÄ/ÄfiöÄ/ ÄfiµÄfiπÄ' NÄfi°ÄfiyÄfi,,Äfi-Äfi' ÄfiÄY mÄnx#çÄ, Ä' àÄ Ä\$ÄÄ' ;Ä' «Ä]

ZÄ´...Ä´>Ä´%Ä´ÏÄ´ÛÄ\$îÄ´~Ä´Ä´] [Ä´  
ËÄ´7Ä%¿Ä´8Ä%‡Ä´]qÄ´LÄ0°Ä´Ä0´Ä´  
ÍÄ´ñÄ´  
ÎÄ´òÄÄ´]ôÄ´  
)Ä2ÄÄ2-Ä\$Ä2VÄ´]öÄ2bÄ-Ä´Ä´]úÄÆÄΣÄ-Ä/Ä0ÄXÄYÄZÄ√Ä´]ùÄwÄh”2j  
<Ä2kÄhÏÄ2èÄ´]ûÄ´]≠Ä´]ÆÄ2-Ä´]ΩÄ4ûÄ´]æÄ5°NÄ°OÄ´)”Ä´PÄ´SÄ0Ä´QÄ\*  
Ä´  
=Ä´  
>Ä´  
?Ä´  
FÄ«Ä´]≈Ä´  
TÄ´]Ä´  
ǎÄÖÄ´  
ǎÄ´  
íÄ´  
ìÄ´  
¶Ä-Ä´  
ÆÄÄÄ´  
µÄ´  
...Äh´Ä´  
Ä´  
ÀÄ´  
>Ä´  
ÍÄÏÄ´]ÄÄÏÄ´]´Ä´  
ÚÄ´  
ÛÄ´  
JÄ´  
PÄ´  
QÄ´  
^Ä´  
tÄ´  
uÄ´  
Ä´  
âÄ´  
çÄ´  
èÄ´  
ùÄ´  
ûÄ´  
fÄ´  
●Ä´  
°Ä´  
ΩÄ´  
‡Ä´  
ÏÄ&Ä´]∈Ä&`Ä´].Ä&ÄÄ´ Ä´  
ÛÄ´ Ä´  
“Ä´}Ä´ǎÄ´èÄ´ìÄ´§Ä´●Ä´



ïÄÄ‡≠ÄÄ‡||ÄÄ‡>ÄÄ‡·ÄÄ‡·ÄÄ·Ä·OÄÄ·vÄ·wÄÄÄSÄÄ\_ÄÄÄoÄÄxÄÄúÄÄ(ÄÄÄYÄÄ(ÄÄiÄÄôÄÄœÄ  
œGÄÄÖxÄÄ±ÄÄÖ|ÄÄ‡ÄÄÖiÄÄÖóÄ  
ÄÓÄÄ≤ÄÄÄÄ≈ÄÄnÄÄÖµÄÄÄÄ ÄÄ^+ÄÄÖÄÄÄÄ^BÄ^DÄ,ÄÄÄ~ÄÄ/ÄÄÄ,ÄÄ^IÄGÄÄÄQÄÄ^\_ÄÄ(ÄÄÄ^  
{ÄÖ]ÄÖπÄ,dÄ,eBThérèse poétique du divin Jacques Gauthier Jacques Gauthier